

# L'EPOQUE-PANIQUE

*Essai  
sur ce que  
j'ai appris à la guerre*

Xavier RUGIENS

## Introduction

Par une nuit d'améthyste je m'étais réveillé assis à côté d'un cadavre qui puait fort. Il exhalait toutes ses désillusions et ses chairs roses se cyanosaient de reflets bleus violacés. J'avais glissé doucement dans une catalepsie lointaine. Sans lune et toute bourrée d'étoiles. Mais je ne pleurais pas. Ni ne m'apitoyais. Je me regardais seulement en macchabée déjà plus très frais.

J'étais quelque part en Bosnie, en mission humanitaire, et ce corps pourrissant, c'était bien le mien, tout ballonné de ses vieillottes naïvetés, et rongé par l'affreux vers du désespoir. Quelques mitrailleuses trouaient quelquefois la nuit de leurs longs staccatos. Là-bas, au Nord,, la guerre encerclait de plus en plus le vieux roi Priam-Alija dans son palais, les divinités acrostiches O.N.U, O.S.C.E, U.E et H.C.R se disputaient sur les options à prendre: Sarajevo était la nouvelle Troie. Un peuple résistait aux temps de l'abyssal anéantissement.

La guerre, objet philosophique: " La guerre est commune à tous les êtres. Elle est la mère de toutes choses. " avait vaticiné un vieux sage grec<sup>1</sup>. Et Sarajevo m'était soudain apparue comme une nouvelle Iliade. La guerre<sup>2</sup>, matrice d'une Histoire et d'une littérature à-venir, l'accoucheuse ignoble d'un humain plombé.

J'avais eu les sphincters ramollis par une trouille bleue et l'aorte m'avait tirillé sévère. J'avais eu tout loisir pour penser et remâcher quelques vieilles idées tristes. Le plus grand scandale de ce monde n'est pas le mal, dont tout un chacun n'est qu'un vecteur banal, par simple indifférence. Non, le plus grand scandale de ce monde, c'est la souffrance, la pure et infinie souffrance, née de l'impermanence de l'être.

Déréliction du monde: tout autour de moi, dans le brouillard et la nuit, le national-communisme violait, razziait, bombardait, snâipait. Mais tout allait bien, pourquoi me faisais-je du mouron: les indices boursiers de Wall-Street et de Brogniard grimpaient toujours, Miss Monde venait d'être élue et l'administration européenne avait pris un décisif décret uniformisant le niveau sonore des tondeuses à gazons de l'espace économique commun.

Les prodromes au retour du fascisme partout en Europe sont évidents. En France lors des élections régionales de 1998, le pays légal s'était réveillé une nouvelle fois facho-positif (précédemment en 1986, déjà...), et découvrait que le suffrage universel était accessible à l'ultra-racisme. Qu'importait, car le pays réel voulait juste de l'émoi, rien que voir M. Le Pen partir à la pêche aux voix de tous les mécontents, déguisé en drague-gouine.

L'Histoire retiendra pourtant qu'en avril 1991, en ex-Yougoslavie, à Vukovar, mademoiselle Nationalisme et papy Communisme, furent unis en petites pompes par les " liens sacrés du

---

<sup>1</sup> Héraclite (fragments) " Les Philosophes Pré-Socratiques " Gallimard éd.

<sup>2</sup> La guerre se définit comme mode de gestion des rapports de force, qu'ils soient ouvertement violents ou dont la violence soit seulement latente.

carnage <sup>3</sup>”. Et que depuis, rien à faire, la névrose fasciste avance partout sur le Vieux Continent, le crabe grignote les esprits, envahit les états-majors, administrations et instances publiques, s’associe des fantasmes qui finissent toujours par prendre l’aspect brutal et cruel de la dure réalité, bottée, casquée, enfouraillée.

Tandis qu’au dessus de ma tête tant de pisseuses murailles finissaient de s’effondrer, dans cette nuit fuligineuse où voletaient de méchantes Erinnyes, dans la fermentation âcre de mes chairs se débinant, je plongeais au plus profond, au plus froid, au plus obscur coin de mon coeur. Une contemplation réactualisée du monde naissait. Je cherchais un sens à ce siècle en dérélition galopante.

\*  
\*     \*

Rêvassant auprès de mon squelette en train de se déliter lentement en fluorescences vertes et violettes dans la nuit, un souvenir me titillait la mémoire. Quelques temps auparavant, j’étais à Mostar (Herzégovine) et c’était la nuit du Vendredi-Saint. La ville était -est toujours- coupée en deux parties ennemies qui se guettent et s’épient en parfaits chiens de faïence: la partie croate, quasi-intacte et la partie musulmane. Tous les musulmans s’étaient terrés en prévision d’une fête trop fortement dosée à l’alcool de prune par les catholiques croates. Pâques ou Baïram sans gros carton, forcément, ça manque d’attrait. Et cette nuit-là, en plus du hapi-chouting à l’arme automatique côté croate, une forte explosion avait déchiré la ville musulmane, à l’Est, en Dar Ul Islam. En allant aux nouvelles ce matin-là, lequel était aussi calme qu’une épaisse gueule de bois, j’apprit que l’orphelinat musulman avait été bombardé<sup>4</sup>. Par ces salops d’oustachis, bien sûr. C’est du moins ce qu’affirmaient mes amis moudjahidin. Car une fois mes renseignements pris auprès des Nations-Unies, je sus que la roquette qui avait explosé était attribuée aux loyalistes musulmans. Erreur de tir? Geste intentionnel? Une seule chose était sûre: acte manqué ou délibéré, cette explosion avait contribué à maintenir suffisamment haut le niveau de peur molle sur tous les habitants de Mostar.

La peur est un comportement spontané, un sentiment érigé, inconsciemment ou non, par le pouvoir politique en représentation de la menace. De tout temps le rôle de l’Etat, sa légitimité première, a été de modifier la représentation de la menace pour construire un système militaire, idéologique et culturel, capable de défier la mort, tant pour l’individu que pour le groupe.

Je savais déjà que toute société vit en construisant un idéal et en organisant le réel à l’image de ses représentations du désirable. Si l’idée qu’une société se fait d’elle-même disparaît, si toute représentation collective d’un but à atteindre -qui peut être en dernière extrémité un but militaire- l’abandonne, que reste-t-il à cette société au plan de sa cohésion sociale, de l’harmonisation du réel et de l’idéal? Sinon la démagogie de la coercition douce et de la peur manipulée. Toute société, pour persister, a besoin d’un système de croyances. Et c’est de cette façon que la société occidentale a inventé des peurs profanes (la guerre, la technique, etc.) pour remplacer les peurs sacrées (peste, barbares et châtement divin). Les figures de ses peurs

---

<sup>3</sup> Jacques Prévert “ La bataille de Fontenoy ”.

<sup>4</sup> Sans faire de victimes, fort heureusement. Ceci se passait à Pâques 1995, donc presqu’un an après l’obus tombé sur le marché Markale de Sarajevo le 5 février 1994, qui avait fait 66 morts. La géographie de Mostar -répartie d’Est en Ouest entre Serbes sur les montagnes dominant la vallée de la Neretva, les Musulmans, au fond de la vallée, les Croates sur la rive opposée- est moins imbriquée entre différents quartiers que ne l’était Sarajevo. Aussi les radars des Nations Unis pouvaient-ils mieux déterminer le point de départ d’un projectile à Mostar qu’à Sarajevo.

se sont déplacées: du Juif, de la sorcière vers le sans-domicile-fixe et l'étranger. Elle est en attente incessante de figures nouvelles qui seront chaque jour données en pitance à sa peur. Une première tranche de problématique s'élaborait dans les fumigations de mon crâne empli d'une étrange sauce blanche. D'où venait la peur? Comment pouvait-elle être utilisée? Par quels guignols cyniques et à quelles fins? Telle fut la première tranche de mes interrogations sur l'époque-panique que je vivais. Mais peu à peu je reliais cette peur manipulée à la guerre civile elle-même: la guerre est la parfaite ritualisation de notre peur. De longs lambeaux squameux de peau se détachaient du squelette étendu à côté de moi et je les arrachais lentement pensant en faire quelque support à ma littérature. Je comprenais enfin que la guerre était inscrite au plus intime de la condition humaine. Je réfutais l'idée que la guerre civile ou la révolution ne pussent être qu'un moment dans la dialectique historique. Je bargeotais sur la naissance des guerres. J'eusse voulu en atteindre le processus, l'instant où tout bascule dans la laideur et l'effroi. J'eusse voulu isoler le venin de la violence civile, à défaut d'y trouver une raison déraisonnable. En mesurer les prodromes, pour les endiguer et les devancer. En piger comment extirper des coeurs les ronces de l'infamie et de la cruauté. La technocratie soviétique avait seulement été la première à se casser la gueule et la prochaine victime de cette soi-disant<sup>5</sup> Guerre-Froide (1945-1989) serait très certainement la technocratie démocrate-libérale. Celle-ci était désormais monopolistique, seule maîtresse du monde. Une fois son antithèse totalitaire disparue, son antimatière passée à la trappe de l'Histoire, il ne restait à la démocratie libérale que ses yeux pour pleurer une légitimité perdue. Et soudain, dans la mise-à-mort du communisme qui avait eu lieu ici en Bosnie, dans cette agonie à laquelle j'assistais sereinement au quotidien, je vis quelques vérités s'élever en exhalaisons prophétiques. J'anticipais une atomisation de cette violence civile, déjà présente tout autour de moi et montant comme une nausée partout sur la planète, une violence solidaire de Los Angeles à Sarajevo, de Grozny au Chiapas. La guerre civile, sa vie, son oeuvre: telle fut la seconde partie de la problématique que j'explorais.

\*  
\*     \*

La guerre naît dans un déchaînement de la peur. Cette même peur que l'on retrouve partout présente, profondément enfouie en tout groupe organisé, même le plus frustré, la peur toujours contrôlée par quelques-uns mais prête toujours à s'émanciper. L'idée que je défends dans cet essai est celle de la nature bifide de la peur. L'ambivalence perverse de la peur est dans une double contrainte: il faut que le groupe secrète en lui une peur molle contre la désorganisation qui le guette, sans pourtant jamais atteindre au seuil critique de la peur panique, c'est-à-dire de la fuite ou de l'agression. Car il existe deux options en réponse à la panique: le sauve-qui-peut ou la guerre. Ce vertige à la source de toute guerre, cette ivresse de la décomposition sociale, c'est la peur dans son incongrue ambivalence. Je prétends que l'harmonie sociale naît de la peur<sup>6</sup>. L'humain est bon parce qu'il a peur. La peur, et le maintien dans cette peur<sup>7</sup> par la menace violente ou par la guerre, en tant que

---

<sup>5</sup> Il serait temps que les historiens se penchent sérieusement sur cette période et prouvent enfin que cette guerre a bien eu lieu. Jusqu'à preuve du contraire, je maintiendrai pour ma part l'idée défendue par Jean Christophe Ruffin dans "La dictature libérale" d'un pacte implicite entre l'Occident et la révolution bolchevique en vue de cachetonner Lénine, puis Staline, comme épouvantail.

<sup>6</sup> C'est le fond de la question de la théodicée de Leibniz (Comment l'harmonie peut-elle naître de l'horreur et se maintenir dans une telle confusion?) Il y répondit par le fameux: "Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles" Réponse qui fut tant brocardée par Voltaire dans Candide, notamment dans le spectacle de la guerre. Mais Thomas Hobbes, en 1651, déjà ne se posait pas d'autre problématique et avait répondu par le

réalisation de cette menace, sont bien les moteurs indispensables à toute vie en société. Thomas Hobbes prétendait que les humains, pour vivre ensemble, doivent se constituer prisonniers d'une peur construite socialement par la machine Léviathan<sup>8</sup>. Celui-ci est le gardien de l'égalité des droits de tous et de l'égalité des moyens dont ils disposent tous pour se défendre les uns contres les autres. L'harmonie sociale naît d'une égale crainte d'être également mangé.

\*  
\*     \*

Que puis-je savoir? Que dois-je faire? Que suis-je en droit d'espérer? Telles étaient les trois interrogations par lesquelles Emmanuel Kant ouvrait la " Critique de la Raison Pure ". Cette façon de fractionner un problème sera celle que j'adopterai dans cet essai.

Savoir. Tout d'abord retracer la filiation de cette union incestueuse de la guerre et de la peur (Première partie: Généalogie de la violence). Décrire comment la cohésion sociale évolue entre un seuil bas de peur molle, nécessaire à la cohésion sociale, et un seuil haut de peur panique, susceptible d'alimenter sans fin la putréfaction du corps social en guerre civile. Décrire la cité-monde, notre petite planète bleue, soudain resserrée par les réseaux et les satellites aux limites d'un gros bourg, risquant de tomber entre les paluches avides des marchands de peur et de canons (Seconde partie: La guerre civile universelle).

Faire. Ensuite dégager une stratégie (Troisième partie: Lignes de force) pour encercler et contrer cette violence apeurée qui monte lentement tout alentour. La peur cessera d'être une passion si nous en connaissons les causes. Mais rien de définitif<sup>9</sup> dans ces orientations tant l'ennemi est mouvant et appelle à des remises en cause fondamentales sur certains présupposés de civilisation. Cesser de polariser l'analyse sur des questions fallacieuses pour la mener enfin sur le terrain de la véritable mutation. Témoigner pour ce faire de la nécessité d'un refus d'obéissance, du réveil de la conscience à la liberté.

Espérer. Amener le lecteur à la prise de conscience de sa peur (Quatrième partie: L'éthique de l'apaisement) et le convaincre que le refus de ces temps de panique annoncée sont d'abord entre ses mains. Refaire pour cela l'unité de soi. Réenchanter le monde.

Tandis que je plongeais dans l'archaïque de la peur et de la guerre, mon cadavre se décomposait toujours. Mais je savais peu à peu de quoi je parlais, à savoir cette laideur magnifique et insoutenable qui déforme les visages et les corps et aussi d'où je parlais, de la guerre certes, mais aussi de ma propre peur.

Quand vous-même, lecteurs, ne serez plus qu'un pur caillot de trouille venu d'un âge glaciaire, un cri dans l'ombre d'une cave sous les bombes, aussi loin dans l'horreur que votre pensée pourra aller et même un peu au-delà, vous découvrirez qu'à tout cela il n'y avait plus de limites depuis fort longtemps déjà...

---

concept du Léviathan, tiré de la Bible dans laquelle ce monstre est défini comme " le roi des enfants de l'orgueil ", et donc qu'il ne promet que souffrance et servitude...

<sup>7</sup> " A time of war, where every man is ennemy to every man (...) and continual fear; and danger of violent death; and the life of man; solitary, poor, nasty, brutish, and short ." Chapitre XIII Part I " Leviathan " Thomas Hobbes

<sup>8</sup> " Fear of oppression disposed a man to anticipate, or to seek aid by society: for there is no other way by which man can secure his life and liberty. " Chapitre XXX Part I Ibid.

<sup>9</sup> " Celui qui agit se met au service du monde et n'y suffit pas " Tchouang Tseu. L'engagement dans le hic et nunc peut paraître un non-sens permanent. Mais ce non-sens est tout le sens du monde.

## TABLE DES MATIERES

<b>PREMIERE PARTIE: GENEALOGIE DE LA PEUR</b>	<b>7</b>
<b>CHAPITRE 1: HOMO HOMINI RATUS</b>	<b>7</b>
L'AGRESSIVITE	7
LA FUITE	9
LE TERRITOIRE	9
LE GROUPE	10
<b>CHAPITRE 2: QUELQUES FIGURES ACTUELLES DE LA PEUR</b>	<b>12</b>
LA DERELICTION SOCIALE	13
LE GENOCIDE	14
<b>CHAPITRE 3 : UN PARADIGME EN FORME DE PARADOXE</b>	<b>16</b>
L'ANGOISSE DE PERTE, FONDS DE COMMERCE DE L'ABONDANCE	16
LA REGULATION SOCIALE PAR LA PEUR	19
<b>DEUXIEME PARTIE : LA GUERRE CIVILE</b>	<b>20</b>
<b>CHAPITRE 4 : RACINES DE LA GUERRE</b>	<b>21</b>
LA GUERRE, RITUALISATION DE LA PEUR	21
PETITES TYPOLOGIES DES CAMELEONS	22
LES CAUSES DE LA GUERRE	23
<b>CHAPITRE 5 : L'ETAT DE GUERRE</b>	<b>25</b>
L'ETAT, PRINCIPAL FAUTEUR DE GUERRE	25
ANTIGONE, OU LE REFUS DE LA PEUR	27
<b>CHAPITRE 6 : LA GUERRE UNIVERSELLE</b>	<b>28</b>
LA NOUVELLE GUERRE DE TROIE	28
L'EMERGENCE D'UNE CITE-MONDE	29
<b>TROISIEME PARTIE : NOUVELLES LIGNES DE FORCE</b>	<b>32</b>
<b>CHAPITRE 7 : LA MISE EN SCENE DE LA PEUR MOLLE</b>	<b>32</b>
LES MEDIAS ET L'ART DE L'ENVOUTEMENT	32
UNE NAÏVE CATHARSIS D'INTERIORISATION	34
<b>CHAPITRE 8 : D'UNE PSEUDO-CRISE A UNE MUTATION VRAIE</b>	<b>35</b>
CRISE DE LA LEGALITE, MUTATION DE LA LEGITIMITE	35
SENS ET PUISSANCE, LA CRISE DU POUVOIR	37
L'ATOMISATION SOCIALE	38
<b>CHAPITRE 9 : LE NECESSAIRE REFUS D'OBEISSANCE</b>	<b>39</b>
SOLIDARITE CONTRE LIBERALISME : LIBRE GAMBERGE!	39
FEU SUR LES ETATS-MAJORS !	41
QUELLE RESPONSABILITE CIVILE ?	43
L'EXEMPLE DE L'HUMANITAIRE	44
<b>QUATRIEME PARTIE: ETHIQUE DE L'APAISEMENT</b>	<b>45</b>
<b>CHAPITRE 10 : LA QUETE ETHIQUE</b>	<b>45</b>
EN FINIR AVEC LA SOUFFRANCE	45
REFAIRE L'UNITE DE SOI	47
<b>CHAPITRE 11 : CONTRE TOUTE ESPERANCE</b>	<b>48</b>
TRAVERSER LA MORT	48
REENCHANTER NOTRE MONDE	50

# Première Partie : Généalogie de la Peur

## Chapitre 1: Homo homini ratus

L'orgueil seul empêche l'humain de se considérer comme simple partie intégrante de l'Evolution et de la Nature, et lui laisse croire qu'il en est le point Omega, l'aboutissement parfait de la Création, la finalité la plus achevée. J'espère seulement qu'il ne revienne jamais en un point Alpha, bien qu'il agisse exactement en ce sens aujourd'hui.

L'humain n'est pas le rat (l'animal le plus abject que je connaisse !), mais l'humain est sans conteste un rat métaphorique pour l'humain: homo homini ratus. L'humain, par sa dénaturation plus encore que par sa culture de domination de la nature et de domination du faible par le fort, est une créature doublement dangereuse, pour cette nature et pour lui-même. Jusqu'à présent la loi morale<sup>10</sup>, construction culturelle, l'a préservé du danger de destruction totale. La loi morale n'est finalement rien d'autre qu'un "ersatz", un produit de remplacement d'une loi naturelle malheureusement disparue.

L'animal ne réagit pas à la violence (pratique qui lui est même stricto sensu inconnue) de la même manière que l'humain, et cette généalogie naturelle de la peur mérite que l'on s'y attarde pour analyse. La question ici posée est simple. L'humain a-t-il encore, ou non, un instinct<sup>11</sup> d'agression ?

## L'agressivité

Qu'observe-t-on<sup>12</sup>? Tant que deux animaux ne sont pas en concurrence alimentaire, ou plus généralement s'ils n'interviennent pas dans les intérêts vitaux l'un de l'autre, il n'y a pas risque d'agression entre eux. Bien sûr certains animaux en mangent d'autres, mais sans que cela soit assimilable à une agression. Il convient donc de distinguer le comportement d'agressivité (intraspécifique) d'un comportement de chasse (prédation d'une proie).

La chasse n'est que la réponse à la pulsion vitale d'alimentation. La véritable lutte pour la survie n'a donc lieu qu'entre parents ou espèces proches, prédatrices des mêmes proies. Le mangé, quant à lui, peut se défendre en tant qu'espèce en s'adaptant. C'est "la course évolutive entre les armes défensives et les armes offensives", l'équivalent naturel de la compétition technique entre blindage et obus. Le mangeur surveille et gère habilement son garde-manger en tuant les vieux et les malades. "Jamais cette espèce de combat entre celui qui mange et celui qui est mangé ne finit par l'extermination de la proie par l'animal chasseur. Il s'établit toujours un état d'équilibre."

---

<sup>10</sup> Hormis l'ordre divin du "Croissez et multipliez!", par lequel l'Occident judéo-chrétien s'est donné un droit de domination sur l'univers.

<sup>11</sup> Qu'est-ce qu'un instinct? Il semble que la biologie soit encore à ce jour mal-à-l'aise pour définir cet objet. Ce concept correspond à une dénomination, non à une explication. Il y aurait principalement des instincts ou des pulsions d'alimentation,, d'accouplement, de fuite et d'agression.

<sup>12</sup> Konrad Lorentz cherche la signification biologique (dans un cadre de référence purement darwinien) du comportement agressif entre animaux, inter et intra espèces. C'est à partir des recherches de cet auteur et de: "L'agression, une histoire naturelle du mal" que je développe les remarques qui suivent.

Seul l'humain parvient à exterminer ses proies. Tout en sachant que les baleines ou les éléphants risquent de disparaître définitivement, l'espèce humaine demeure persuadée qu'elle-même ne peut disparaître.

Comment la biologie explique l'agressivité, réduite donc à la violence intraspécifique? Le combat intraspécifique, le seul que l'on puisse comparer au phénomène guerrier qui fait l'objet de notre essai, remplit diverses fonctions.

Celles-ci participent à la conservation de l'espèce<sup>13</sup>:

-la première est d'éviter l'épuisement de toutes les ressources alimentaires d'une espèce et permet donc la répartition des prédateurs sur une carte (sous forme de territoires de chasse) en fonction de la densité des proies. Ces territoires sont plutôt des parcours que des sanctuaires, ce qui est la signification habituellement donnée par l'humain sédentaire

-la deuxième est de permettre la défense de la progéniture.

-la troisième est d'organiser la communauté, sur un mode hiérarchique où les plus vieux et les plus sages règnent.

-la dernière fonction est de sélectionner les meilleurs individus.

Konrad Lorentz fait remarquer également que l'agressivité intraspécifique a été ritualisée au cours de la phylogenèse afin de rester un simulacre et de ne jamais aboutir au meurtre: " Certains modes de mouvement au cours de la phylogenèse perdent leur fonction primitive pour devenir des cérémonies purement symboliques. " <sup>14</sup> La ritualisation canalise ainsi l'agressivité vers une issue inoffensive. Par exemple, l'humain qui tape du poing sur la table plutôt que de mettre une claque, redirige son agressivité rituellement. La différence de l'humain à l'animal est que l'humain transmet le rite par tradition lors de l'ontogenèse, que l'individu doit réapprendre au cours de sa vie tout le rite.

Qu'est-ce que l'anthropologie peut déduire de ces faits? L'évidence est que de tous les animaux, l'humain est le seul à s'entre-assassiner. Et encore n'est-ce pas à petite échelle. Le meurtre intraspécifique n'existe pas chez l'animal, dont la violence n'aboutit qu'à l'intimidation et à la soumission d'un des deux protagonistes. L'humain est l'unique animal à avoir perdu toute inhibition au meurtre intraspécifique<sup>15</sup>. Et la seule barrière à l'extermination d'un peuple par un autre n'est plus désormais que d'ordre culturel, c'est-à-dire moral ou religieux. Ainsi il a suffi au nazisme de parvenir à bâtir une culture de la cruauté<sup>16</sup>, émancipée des anciennes barrières religieuses, pour prétendre exterminer tout individu qui n'appartenait pas au groupe de référence.

Dire, à la suite de Konrad Lorentz, que la conservation de l'espèce semble être la finalité de l'agressivité, demeure une explication strictement darwiniste du phénomène agressif observé chez l'animal. Peut-être faut-il voir dans l'agressivité humaine, au-delà des reliquats d'une l'agressivité naturelle, une contrainte de conservation de la culture<sup>17</sup> dans un processus de développement historique - qu'il convient de séparer de tout processus d'évolution naturelle. Même si l'uniformisation culturelle à laquelle nous assistons actuellement, par la diffusion universelle d'un modèle occidental de civilisation fortement imprégnée d'agressivité, constitue simultanément une vraie menace sur ce développement historique.

---

<sup>13</sup> Les fonctions citées ici sont tirées du chapitre: " A quoi le mal est-il bon? " Konrad Lorentz Op. cit.

<sup>14</sup> Konrad Lorentz Au chapitre: " Habitude, cérémonial et magie. " Op. cit..

<sup>15</sup> Le rêve de certains comportementalistes serait de restaurer cette inhibition animale au meurtre intraspécifique chez l'homme par une " programmation Ludovico ", sur le modèle de ce que subit le héros du roman-film " Orange Mécanique ". Bien que ceci soit psychologiquement réaliste et séduisant socialement (utiliser les pulsions au mal pour contraindre l'individu à se tenir tranquille, poli et propre sur lui...) ce serait plus que contestable éthiquement.:

<sup>16</sup> Voir " Kapput " où Curzio Malaparte cite la peur, comme étant à l'origine de la cruauté allemande.

<sup>17</sup> Malgré le dramatique écart du 5 Août 1945, et depuis cette date, l'inhibition au meurtre intraspécifique final et total fut jouée par la culture de peur, sous la menace d'une destruction réciproque, par vitrification nucléaire.

L'agressivité naturelle participe donc de l'instinct de conservation, plutôt que d'une pulsion de mort, au sens qu'attribuait Sigmund Freud à ce terme. Il nous faut donc redécouvrir l'idée d'une nature humaine, d'un homo naturalis harmonieux, droit dans ses pompes, maître de ses peurs et de sa violence, en opposition complète à cet homo politicus contemporain, mal fini et façonnant le Léviathan à son image: celle d'un monstre.

## La fuite

La peur est une sonnette d'alarme: attention danger! La peur, c'est d'abord un bon coup d'adrénaline dans les reins. Ça dure trois secondes et ça défile très vite. C'est comme un film qu'on peut se repasser plusieurs fois, même longtemps après<sup>18</sup>. La peur est normale, elle est utile à la survie de l'individu.

La peur peut appeler à la non-résistance agressive, c'est-à-dire à la fuite ou à la soumission. Très rarement à la rage, c'est-à-dire une forme de colère paradoxale et désespérée (la rage du désespoir). Et presque seulement en cas d'impossibilité de fuite.

Entre animaux de la même espèce, lors de la réponse à une agression, il y a conflit entre la riposte, elle-même agressive, et la fuite face à l'agression<sup>19</sup>. C'est la peur qui, chez l'agressé, déclenche la fuite de ce dernier, c'est-à-dire la mise à distance de l'agresseur. Quant à l'attitude de menace en riposte, elle ne se produit que si la tendance à l'agression est elle aussi inhibée par la peur. C'est donc la peur qui interdit in fine à l'animal le meurtre intraspécifique. Parmi les rares meurtres interspécifiques observés, certains sont seulement motivés par l'impossibilité dans laquelle sont les animaux de fuir, notamment dans des conditions de captivité (en anglais: "fighting like a cornered rat" et en français: "se battre dos au mur").. La distance de fuite est très clairement la distance critique en-deça de laquelle il est impossible d'approcher un animal apeuré.<sup>20</sup>

De la portée d'une arme, il était possible de déduire la distance de fuite nécessaire à l'humain-animal pour échapper à sa peur. Mais un des grands coups de génie stratégique de ce siècle est la mise-en-oeuvre potentielle d'armes de destruction capable d'atteindre n'importe quel point de la planète. Bien qu'il existât depuis toujours une préférence pour la destruction à distance, s'exprimant dès l'invention de la flèche par le chasseur faisant face aux grands fauves<sup>21</sup> du plus loin qu'il pût, cette accessibilité directe et immédiate par une arme transcontinentale a bouleversé les notions de distance de fuite et de distance d'attaque.

Depuis qu'il y a moyen de tout vitrifier sur la planète, y'a plus de glacis possible, ma bonne dame En matière militaire, bien sûr. Pas en ce qui concerne les gâteaux, fort heureusement!

## Le territoire

Le territoire, bien qu'étant une notion naturelle présente chez la plupart des animaux, est, chez l'être humain, une construction principalement culturelle et donc éminemment arbitraire<sup>22</sup>, notamment dans sa délimitation. De plus, traverser les frontières constitue un danger extrême

---

<sup>18</sup> Par exemple: "Tiens... un flic avec un flingue... il me fait signe d'arrêter l'bahut... bizarre... c'est pas flic, c'est un moujahidin, accélère... j'peux pas... j'suis déjà à donf.. c'est bon, c'est bon, je m'arrête... deux tonnes d'aide humanitaire pour l'armée... il fait chaud... pas de geste brusque... il en veut juste au bahut... lui donner les clés... et puis adieu..."

<sup>19</sup> "La peur" Pierre Mannoni Que sais-je?

<sup>20</sup> Petite géométrie animale: cette distance critique est distance d'attaque lorsqu'elle devient inférieure à la distance de fuite. Ca va toujours?

<sup>21</sup> Cette préférence est cyniquement reproduite aujourd'hui dans le missile lancé sur un nouveau fauve, Saddam Hussein par exemple, associée à l'ambition absurde d'un niveau de pertes égal à zéro mort..

<sup>22</sup> Qu'il s'agisse des "frontières naturelles" de la mythologie politique franchouillarde ou du "Leben's Raum" teuton.: c'est le même arbitraire imbécile dans l'idée elle-même.

pour tout individu ne disposant pas des codes de reconnaissance locaux et la crainte du faux-mouvement doit toujours être présente. L'essentiel en terrain de guerre est de toujours savoir où l'on est, aux plaques d'immatriculation, aux drapeaux, aux tags sur les murs, à toute sorte d'identifiants qui constituent autant de signes d'appropriation d'un territoire. Mais passer un tchec-point, notamment croate, quand je savais que derrière les gueules de repris de justice des soi-disant policiers se cachaient d'anciens kapos du camp de concentration de Rodotch, m'a toujours été particulièrement douloureux.

Les frontières délimitent des espaces politiques ou militaires entre groupes. Mais elles existent aussi entre individus et délimitent alors des espaces visuels, auditifs, olfactifs privés différents d'une culture à l'autre<sup>23</sup>: ce bornage est expressément transmis par l'éducation, ce qui accroît le danger de malentendu quand on joue à saute-cultures.

Il existe dès lors plusieurs niveaux de territoires: l'espace intime, l'espace public, l'espace social, etc. Qu'un sujet étranger franchisse la distance critique, cela donne lieu à un irrépressible sentiment d'invasion<sup>24</sup>.

La comparaison entre l'humain et l'animal permet de mettre à jour les spécificités humaines d'appréhension de l'espace: en ce qui concerne l'animal, il est possible d'isoler un complexe physico-chimique hormonal provoquant des réactions/abréactions entre individus et entre groupes. Par exemple chez les rats en captivité, qui s'entretuent (meurtre intraspécifique) en cas de saturation d'un espace restreint par une surpopulation. Alors qu'en ce qui concerne l'humain il me semble difficile de croire à un seuil de surpopulation (une population totale rapportée à un niveau de ressources alimentaires). Parce qu'il est génialement doué d'adaptabilité à son milieu, lorsqu'il invente l'agriculture au néolithique par exemple, et parce que son parcours est exorbitant du processus de mutation/sélection, l'être humain ne vit pas dans un espace contraint. Je réfute complètement l'idée<sup>25</sup> qu'il y ait un réel phénomène de pression démographique à l'origine de l'agressivité intraspécifique humaine.

La surpopulation n'est incitatrice au meurtre intraspécifique qu'en ce qui concerne un animal chez lequel toute régulation physico-chimique a été artificiellement annihilée. Quant à l'humain, qui ne dispose plus de cette régulation, c'est la surpopulation et la maladie (sida) ou la surpopulation et la famine qui vont susciter les ruptures du "contrat social" et mener, éventuellement, à une guerre d'invasion. Croire qu'à l'émigration lente et pacifique (en vue d'échapper à la misère, à la malnutrition ou au despotisme pour une société de consommation, riche, éduquée, laborieuse) succédera un jour une émigration armée issue de pays surpeuplés, pauvres et mal gérés, c'est se créer une psychose, une menace phantasmée, qu'agite pourtant à l'envie certains borgnes d'extrême droite, ainsi que les imbéciles et les exploités d'imbéciles.

## Le groupe

Un mystère au sujet de la guerre moderne me préoccupait fortement lorsque les soldats bosniaques que je côtoyais me parlaient du front. Un mystère auquel d'ailleurs je souhaite ne

---

<sup>23</sup> Robert Hall, en particulier dans la Dimension cachée, définit l'objet de recherches d'une approche culturelle de l'espace qui s'est constituée en science de la proxémie.

<sup>24</sup> L'espace vital (Lebensraum) fut une idée allemande au service d'un impérialisme conquérant, de même que la sphère de co-prospérité nipponne. Le caractère éminemment subjectif de telles notions laissent entrevoir l'ineptie à défendre un point de vue naturaliste concernant ces constructions culturelles. L'erreur serait cependant de ne pas tenir compte de certaines spécificités d'appréhension de l'espace de chaque culture.

<sup>25</sup> Ceci vaut pour les malthusiens traditionalistes mais également pour les tenants d'une théorie de la finitude des ressources terrestres. L'humanité n'a pas fini d'explorer ses ressources intellectuelles. Qui sont, elles, infinies.

jamais avoir à prendre part, que j'avais juste vu au cinéma<sup>26</sup> ou lu dans les romans<sup>27</sup>: comment est-il possible de sortir d'une tranchée sous une mitraille intensément serrée et de monter à l'assaut d'une position ennemie<sup>28</sup>?

La seule réponse dont je dispose jusqu'à présent est celle qui va chercher chez l'animal un modèle de comportement similaire. Ce modèle, c'est celui du regroupement en troupe, meute ou banc, toute forme de ce que Konrad Lorentz appelle la " bande anonyme ". Le combattant isolé face à l'assaut d'une troupe a-t-il cette réaction animale de regroupement. C'est ce qui pourrait expliquer pourquoi les humains se rassemblent pour mourir en grappe. Les combattants en groupe peuvent avancer dans le bruit des obus, les cris des blessés, les odeurs de boue et de sphincters vidés, marcher sur des amis morts. Leur patrie, c'est soudain la foule hurlante<sup>29</sup>. En faisant partie du groupe, ils se persuadent pouvoir échapper, du simple fait de leur nombre, à un tir un tant soit peu ajusté. L'appartenance à la troupe permet à l'humain dans ces conditions extrêmes de faire preuve de courage<sup>30</sup>, c'est-à-dire d'anesthésier son corps face au danger mortel d'un feu roulant de mitrailleuses.

Mais en bon darwinien que je suis devenu, il me semble opportun de se poser la question de la valeur pour la survie de l'espèce de cet instinct de rassemblement, né dans la peur et apparu lors de la phylogenèse chez certaines espèces seulement. La seule réponse qui tienne est: le nombre est la meilleure défense contre les prédateurs, car de nombreux fauves sont " incapables de se concentrer sur un but unique dès qu'ils voient leur champ de vision sillonné, en même temps, par une multitude d'animaux identiques ".

Konrad Lorentz remarque également que la bande sous-entend interaction des individus entre eux, soudés par des comportements qu'un ou plusieurs individus déclenchent chez les autres, tel qu'un déplacement simultané dans la même direction.

La différence fondamentale entre l'animal et l'humain est, qu'en ce qui concerne l'animal, le groupe anonyme exclue toute agression intraspécifique. C'est ici que l'anthropologue touche du doigt la grande schizophrénie de la guerre. A savoir que pour l'humain, il s'agit certes de se regrouper en bandes pour faire face à une menace et échapper à des prédateurs. Mais que par surcroît ces prédateurs sont eux-mêmes en bande et sont eux-mêmes humains. L'humain est pris dans un double-lien<sup>31</sup>: faire corps avec d'autres êtres humains pour échapper à la mort, et simultanément tuer un maximum d'êtres arbitrairement appelés ennemis mais qui sont

---

<sup>26</sup> Encore un film de Satnley Kubrick: " Les sentiers de la gloire ". La scène de l'assaut touche du doigt le vrai problème. Le général qui fait bombarder ses propres troupes pour les " inciter " à avancer rejoint l'expérience que j'ai pu faire de la peur entretenue par le pouvoir dans le but de reserrer l'esprit de corps.

<sup>27</sup> Les meilleurs bouquins sur la guerre, ceux qui ne donnent pas du tout envie d'en être: " A l'Ouest, rien de nouveau " E.M. Remarque ou N. Mailer: " Les Nus et les Morts ". Et le surprenant " La guerre en tant qu'expérience intérieure " d'E. Jünger, qui raconte toute la fascination du combat, en évitant in extremis à chaque page d'en faire une triste et trompeuse apologie.

<sup>28</sup> Il existe une agressivité de groupe. Ce phénomène obéit-il à un mécanisme collectif inconscient? De l'individu au groupe comment se développe, se modifie et s'amplifie l'agressivité? Il ne suffit pas de parler d'endoctrinement, de bourrage de crâne, ou d'état érotico-mystique de transe pour justifier cette propension de l'agressivité à une diffusion quasi-instantanée.

<sup>29</sup> Ce que Sigmund Freud a déjà analysé concernant l'origine des sociétés humaines sous le concept de horde primitive. Il s'agit cependant de développer ici la notion d'une forme de constitution en société plus archaïque encore que ne le pensait le père de la psychanalyse, à savoir la bande en tant que première forme sociale animale.

<sup>30</sup> Mais l'humain peut aussi retomber à l'état de bande anonyme sous l'action de la peur, notamment lors d'un phénomène de foule. Ce qui laisserait incidemment entendre que peur et courage ne sont pas antithétiques, mais constituent les deux faces d'un même phénomène relevant de l'instinct de rassemblement.

<sup>31</sup> Ce que G. Bateson appelle le " double-bind " et qui peut se résumer ainsi: " Une femme offre deux cravates à son mari, l'une rouge, l'autre bleue. Pour faire plaisir à sa femme, le mmari met la cravate rouge. Sa femme lui dit: je savais que tu n'aimerais pas la bleue. " A-t-on jamais vu quelqu'un porter deux cravates simultanément? Non, sauf certaines personnalités schiizophrènes.

eux-mêmes humains. Cette grande contradiction (psychique, pas même morale) est la pure folie de la guerre. La guerre est régressive: elle renvoie l'humain à un stade quasi-animal (quasi puisque l'animal ignore le meurtre intraspécifique), un stade pré-social de reconstitution de la bande anonyme.

Mais une société constituée se distingue de la bande anonyme par l'existence d'un lien interindividuel privilégié, lequel ne peut naître que dans un contexte d'agression. Le prototype phylogénétique (qui s'est ensuite étendu) est la cohésion du couple s'occupant de sa progéniture. Ce qui a créé parmi les sociologues, et que conteste donc l'éthologie de Konrad Lorenz, le lieu commun de " la-famille-cellule-de-base-de-la-société ".

La peur à l'intérieur du groupe est le premier lien entre êtres sociaux. Toute peur est fondamentalement égocentrique; et nécessairement socialisée par le groupe. La peur ne doit sa force, en tant que moteur social, qu'au niveau de conscience où elle prend place: l'animal aussi a peur, mais il n'en fait rien, socialement parlant. L'humain, par sa peur, se structure en société: j'ai peur, donc je suis!

Il nous faut l'admettre: le meurtre intraspécifique est " naturel " à l'humain. L'impulsion agressive prend bien sa source dans la nature humaine, dans une hominisation inachevée. L'impulsion agressive était nécessaire, dans un cadre de référence darwinien, à l'émergence de la société humaine. L'impulsion agressive était présente en l'humain avant même qu'il ne se dresse sur ses pattes arrières en position debout. Pour son plus grand malheur, il s'est successivement affranchi de la nature, puis de la culture. Depuis le premier meurtre intraspécifique (Abel et Caïn, Rémus et Romulus, etc.) jusqu'à industrialiser celui-ci dans des chambres à gaz. Il voudrait bien pouvoir aujourd'hui en refermer les portes, mais bordel qu'elles sont lourdes!

## Chapitre 2: Quelques figures actuelles de la peur

La peur est un archaïsme enfoui en chacun. Parler de peur, c'est d'abord parler de sa propre peur. Peur de la mort, de sa mort. Mais cette peur intime est une peur bifide: peur de ma mort en tant qu'être individualisé, peur de ma mort en tant qu'être participant à la grande aventure de l'humanité. Celle-ci est déjà rentrée dans le mur, et elle s'éparpille dans le crache, ne laissant pour toute trace qu'un peu de cervelle éclatée collée en crépis, à l'intention de quelques archéologues extra-terrestres.

Je revendique le pessimisme en tant qu'attitude philosophique (bien que je sache pertinemment que l'optimiste comme le pessimiste soient deux crétins froids, l'un heureux, l'autre malheureux). Je défends l'idée de la non-finalité de l'humain, que ce soit dans l'Histoire ou que ce soit dans l'Evolution.

Parmi les peurs que nous avons à affronter collectivement certaines sont plus anciennes (par exemple celle du déclin de la civilisation<sup>32</sup> et de la dérégulation), que d'autres, carrément innovantes, comme la peur du génocide. C'est une des grandes trouvailles du XXème siècle (ce qui ne veut pas dire que le fait ne préexistait pas, mais que l'humain ne s'était jamais cru aussi moribond) que d'avoir exterminé des gens sur un critère d'appartenance à un groupe

---

<sup>32</sup> Cette crainte a de tout temps donné lieu à une abondante littérature, depuis Oswald Spengler jusqu'à certains contemporains. Elle me semble sur-faite : ce qui m'intéresse est de l'actualiser et d'y démêler le réel du fantasme.

ethnique ou religieux. Toutes ces peurs, que certaines brutes agitent depuis l'ombre anonyme d'officines partisans, de quelles maladies sont-elles in fine le symptôme?

## La dérélition sociale

La civilisation occidentale ne s'est jamais plus qu'à présent sentie en pleine dérélition<sup>33</sup>, et ne s'est jamais autant choutée à l'optimisme godiche. Jamais le vingt-heures n'a annoncé autant de guerres, de licenciements et de viols d'enfants, et jamais l'avant et l'après-journal n'ont atteint un tel niveau de rigolade niaise.

Mais cette schizophrénie douce n'est paradoxale qu'en apparence: elle procède de la très ancienne thérapie des contes pour enfants. La mise-à-mort subite de l'Union Soviétique a laissé l'Occident orphelin d'un grand méchant loup. Et cette affreuse absence -horror vacui- est la première raison d'une introspection dangereuse pour tous les petits chaperons rouges survivants de la grande vitrification promise.

Au milieu du siècle, les démocraties avaient fini par mettre en ruines l'empire qu'un peintre viennois avait dessiné dans un de ses cauchemars. Quarante ans plus tard, les héritiers d'un séminariste orthodoxe quittèrent à leur tour la scène du grand guignol.

Comment peut-on croire que les démocraties aient gagnées deux guerres totales, qu'elles assistent à tant de massacres chaque jour (vu à la télé!) sans y pervertir leurs valeurs ultimes? Ou celles-ci -liberté, égalité et surtout fraternité- n'étaient-elles depuis longtemps que le paravent d'une oppression sournoise? Il semble bien qu'en ce combat à mort des démocraties et du totalitarisme flasque, lequel continue encore aujourd'hui, les démocraties se soient doucement laissées contaminées. Les Droits réels<sup>34</sup> de l'Homme sont plus que malades, moribonds. Les camps ne servent pas de villégiature temporaire à certaines soi-disant " races impures " ou " masses réactionnaires " sans laisser une marque profonde dans les consciences des ressortissants de la démocratie libérale. Auschwitz, la Kolyma, Tuol Seng ou Omarska ne sont pas vraiment des sanatoriums ou des centres de remise en forme, mais bien des lieux de terreur et d'extermination.

La thérapie du " fais-moi peur " nie chaque jour un peu plus les droits (où en sont le droit au logement? le droit du/au travail? en France? dans le monde?). Elle est presque parvenue à éliminer ce hoquet un peu mou et ancien déjà que certains avaient appelés Déclaration Universelle des Droits de l'Homme. Cette thérapie est bien la méthode de contrôle social la plus perverse qui ait jamais été inventée et les démocraties l'ont dignement reçue en héritage des totalitarismes en rouge/noir de ce siècle.

Les sociétés occidentales meurent d'une peur étrange: voir disparaître la civilisation des Droits de l'Homme, de la démocratie libérale, dont l'étrange naissance fut datée par F. Hegel de la victoire d'Iéna, un soir de 1804<sup>35</sup>. Cette civilisation est devenue depuis le modèle de référence politique et social, c'est-à-dire a été érigé en modèle universel. Pour certains analystes il semble y avoir uni-dimensionnalité de l'Histoire humaine, la démocratie libérale étant le point ultime d'une évolution politique bi-millénaire. Et la simple idée de perdre les acquis politiques de cette toute petite portion de l'Histoire humaine, ce que finalement représentait la pseudo-révolution bolchevique, leur est proprement insupportable.

---

<sup>33</sup> Au sens propre, c'est-à-dire: abandonné de tout secours divin.

<sup>34</sup> Je parle ici de liberté réelle, non des libertés formelles. De même, d'égalité réelle et de fraternité réelle.

<sup>35</sup> Friedrich Hegel, Karl Marx, Francis Fukuyama se situent dans la même filiation et la même erreur: l'Histoire n'a que faire d'un point d'aboutissement, et d'une linéarité de processus.

Le plus bel exemple, dans notre superbe et achevée démocratie libérale, de la manipulation par la peur est l'étalage, l'exhibition jusqu'à plus soif de l'apparente décomposition sociale -l'exclusion- à laquelle nous serions tous potentiellement exposés.

L'exclusion existe: c'est une catastrophe sociale absolue. Tout un chacun se pense ou se croit en danger d'exclusion et tend d'autant plus à exclure l'autre, l'étranger, qu'il se pensera lui-même en danger d'exclusion. Ce simple phénomène de pré-supposition d'exclusion met en évidence la fragilité de la constitution sociale libérale démocratique. Mais il y a plus grave. L'exclusion dont je parle, est exclusion de l'échange, tant économique que symbolique, en paroles et en signes. L'exclusion sociale en tant qu'exclusion de l'échange social, est exclusion du don / contre-don qui fonde tout rapport social, qu'il soit politique, économique ou même religieux. Cet échange est autant échange de paroles que de signes, par exemple monétaires. L'exclusion est une non-vie, dans un non-lieu, au fil d'un non-temps: c'est le non-droit le plus absolu<sup>36</sup>. L'exclusion, c'est la mise en camp d'extermination, les barreaux et les miradors en moins. Mais qu'importe l'apparence du phénomène. Ce qui compte est de savoir à qui profite le crime.

Le vide de l'exclusion est désormais au centre de nos débats sociaux. C'était une gageure de faire du SDF une star de la télé. Celle-ci n'avait plus que du vide à exhiber, tant les histoires d'exclus sont toutes les mêmes, toutes aussi vides et désespérantes. Mais les médias y sont parvenus. Ce faisant la société occidentale y a gagné quelque chose d'hénaurme: le marginal étant devenu la figure centrale de ses problématiques sociales, la vacuité du projet de société, son absence, est soudain mise en pleine lumière. Et cette société sans projet, pour ne pas se réveiller sans avenir, a un besoin nécessaire pour se sentir exister de la peur qu'incarne la figure emblématique du SDF. Le crime profite au groupe.

Le journal télé désormais peut se résumer en un reportage sur la catastrophe d'un exclu ayant perdu son chien, suivi des cours de la bourse. Car le monde tourne encore, heureusement. Sur le réductionnisme: du politique à l'économique et de l'économique au financier. Mais il tourne. La seule finalité politique qui ne soit pas encore perdue est la croissance<sup>37</sup> économique. Et dans cette finalité, la croissance boursière est supposée centrale.

## Le génocide

Soudain les sociétés occidentales ont un besoin urgent d'échelles; pas même de valeurs, mais seulement d'échelles<sup>38</sup>. De même qu'un arbre ne fait pas une forêt, qu'une accumulation d'attitudes sentimentalement positives ne fait pas une politique militaire commune en Bosnie, ou qu'un espace commercial de libre-échange ne fait pas une civilisation des Droits de

---

<sup>36</sup> Ceci concerne 200 000 personnes en France. Toute statistiques est dans ce domaine sujette à caution mais même dans l'hypothèse où l'on doit multiplier ce chiffre par deux ou par trois, ce phénomène serait encore statistiquement secondaire.

<sup>37</sup> La croissance en termes économiques est définie comme la croissance annuelle du produit intérieur brut, c'est-à-dire de la somme des valeurs ajoutées dans le processus de production de biens et services. Or cette croissance ne s'est jamais arrêtée, seulement par moment ralentie. De 1980 à 1995, par exemple, le PNB français a crû de 30%. La croissance de l'économie est une croissance réelle. La croissance boursière est une croissance des cours, donc des plus-values: elle est une croissance fictive. L'augmentation boursière repose sur des spéculations, éventuellement liées à des investissements, mais non sur des productions.

<sup>38</sup> C'est là toute la difficulté du procès Papon comparé au procès Barbie. Indépendamment de savoir si l'Etat français a seulement laissé faire ou activement participé à la " solution finale " et au-delà de la qualification juridique des faits auxquels ont participé l'administration française en crime contre l'humanité. Pour ma part, je suis persuadé qu'il existait une volonté d'extermination de la part des plus hautes autorités de l'Etat vichyste, à l'exception peut-être du chef même de cet Etat. Ce qui me laisse penser que l'Allemagne nazie ne fut pas l'unique responsable.

l'Homme en Europe, un mort peut certainement faire un crime mais ne fera vraisemblablement pas un crime contre l'humanité.

Alors où commence le génocide? Non plus dans le nombre de victimes, et les débats sur ce thème resteront vains. Mais dans la volonté d'extermination qui anime les assassins, à l'encontre d'un groupe sur un critère religieux ou ethnique. S'il y a effectivement eu une extermination programmée et industrialisée de Tsiganes, de communistes, d'homosexuels et (aussi!) de Juifs par les nazis, y a-t-il eu commencement de shoah des Musulmans de Bosnie, menée conjointement par les Serbes et les Croates<sup>39</sup>? Ou seulement quelques massacres horribles (Mostar, Srebrenica, Zepa, etc.) de populations civiles? Que vous interrogiez les Techniks de Radovan Karadzic, le psychiatre psychotique, ou les Oustachis de Mate Boban, le politicien pourrave, aucun doute possible: c'est un génocide qui a été mené de 1992 à 1995. Exécuté sur un simple et unique critère: leur religion, leur appartenance à l'islam.

L'intention qui anime un massacre est de terroriser les survivants, celle qui anime un génocide est de ne laisser aucun survivant. Mais nul génocide n'est encore parvenu à cette fin ultime. Bien au contraire: le sang des morts, mêlé à la colère des réchappés, forment pour les murs de la haine entre d'infinies générations à-venir, un béton de première qualité. Aucune justice internationale<sup>40</sup> n'est plus suffisante à abattre ces murs: il n'y aura pas de solution historique.

Les shoahs s'accumulent et s'amplifient au fil de l'Histoire humaine. Certaines sont re-découvertes et exhumées. Car une autre interrogation a surgi, qui ne porte plus sur un critère d'intention, mais sur un critère d'exclusivité: l'extermination planifiée par les nazis était-elle vraiment inédite? L'inédit du crime nazi reposait sur sa tranquille mécanisation et sur sa rentabilisation industrielle. Déjà le déracinement de plus de 15 millions d'humains de la terre africaine, dont seulement la moitié arrivèrent vivants à destination, approchait cet idéal.

L'inédit du crime nazi ne reposait pas sur l'intention. La mort lente par alcoolisme, maladies, famine qu'ont eut à subir les peuples autochtones d'Amérique pendant plusieurs siècles du fait de l'invasion espagnole d'abord, puis de la conquête des grandes plaines, était déjà, dans son intention intime, une extermination.

Le génocide n'est que la façon dure, totale au sens clausewitzien c'est-à-dire perfectionnée et mécanisée, de mener une guerre civile. L'Etat monopolisateur de la violence<sup>41</sup> s'arroge le droit d'industrialiser celle-ci: il y a collectivisation des moyens d'oppression et de destruction massive. C'est de l'Etat lui-même, tombé aux mains des commanditaires, que viendront désormais toutes les futures menaces de génocide.

Nos peurs sont les symptômes d'un effroi plus insidieux et sournois. Elles convergent vers ce sentiment de plus en plus partagé, à savoir l'angoisse d'une disparition de l'Humanité, du processus de l'Evolution ou de l'Histoire, de son propre fait et de sa propre volonté.

---

<sup>39</sup> Peu d'analystes ont compris qu'il fallait parler des guerres en Ex-Yougoslavie. Qu'en Slavonie il s'agissait d'un affrontement de deux volontés de puissance, qui avaient été mariées de force, en quelque sorte une vulgaire querelle de ménage. Tandis qu'en Bosnie, il s'agissait d'un infanticide (l'élimination définitive de la question musulmane) dans lequel Croates et Serbes étaient objectivement alliés.

<sup>40</sup> Du procès de Nuremberg au Tribunal Pénal International de La Haye/Arusha: ou comment laisser le crime contre l'humanité dans l'impunité. Pour un seul Goebbels jugé ou un Eichmann rattrapé, combien de Mengele se sont enfuis ou cachés? Qu'ont à craindre aujourd'hui les Ratko Mladic et autres Vojislav Seselj, qui gardent pignon sur rue?

<sup>41</sup> L'Etat est "une entreprise politique de caractère institutionnel revendiquant avec succès le monopole de la violence légitime" Max Weber "Economie et Société"

## Chapitre 3 : Un paradigme en forme de paradoxe

Avec la dérégulation sociale, le génocide ou la technique, les peurs profanes peu à peu sont venues remplacer les peurs sacrées. Notamment celle du châtement divin qui avait frappé les potes de Noé, la femme de Seth, les habitants de Gomorrhe-Sodome et bien d'autres pauvres bougres. Les figures de la peur se sont donc déplacées: de la sorcière au sans domicile fixe, du Juif au tout-autre, l'étranger. Pour vivre et rester ensemble, le groupe social est en attente inconsciente de figures nouvelles qui seront chaque jour données en pâture à sa peur.

### L'angoisse de perte, fonds de commerce de l'abondance

Parce qu'il est certain que le véritable fonds de commerce de la société de consommation repose exclusivement sur l'angoisse de perte, que celle-ci commence dès le dressage des jeunes enfants à la grande frustration, la seule véritable souffrance contemporaine, celle qui nous inspire la répulsion la plus forte, la souffrance de l'exclusion, est dans la perte, c'est-à-dire dans la totale privation matérielle. Mais intuitivement tout un chacun comprend que celui qui a tout perdu n'a plus peur<sup>42</sup> de rien.

La peur de perte naît des échecs réitérés du jeune enfant dans l'assouvissement de ses désirs, qui lui font craindre sa vulnérabilité et son impuissance à maîtriser le monde. C'est une sur-protection maternante qui peut entraîner un conditionnement de l'enfant à l'anxiété. La peur de la perte de l'objet libidinal, le sein de la mère, est la peur première de l'enfant dont l'ego est en cours de constitution. Cette première crise d'angoisse et la façon dont elle sera surmontée, conditionne les peurs futures de l'individu: peur de la séparation, angoisse de perte<sup>43</sup>. Cette peur de manquer permet de passer d'une psychologie individuelle à la psychologie sociale. Elle est à relier à la boulimie moderne et aux cultes fétichistes dont nous sommes saturés.

Boulimie fétichiste des ogres et des loups-garous contemporains: les petits culs roses des nourrissons et les chairs juvéniles qui se télescopent avec les couches culottes et les petits pots, les mignons minois sont caressés par l'oeil obscène et déshonnête des caméras au grand bazar du jeune et joli, les filles font frétilleur leurs caleçons moulants à la grande foire aux désirs de séniles pépés concupiscent (le joli mot...) la beauté et l'émoustillage sont intimement intriquées à des produits vides de sens, dans un univers où l'idéologie mercantile manipulatrice a élevé la consommation au rang d'unique valeur et l'acte d'achat à hauteur d'une communion.

La mode répond à une éthique du vide, par cette totale substituabilité des objets les uns aux autres, et à une esthétique de l'éphémère<sup>44</sup>, du plus en plus instantané. Résister à une envie, refuser le plaisir de la possession et la volupté du gaspillage, dans le bonheur infantilisé par les publicitaires<sup>45</sup>, c'est pure lâcheté, bouderie d'une friandise ou pire, pudibonderie terroriste. Les marchands d'illusions s'emploient sans relâche à ridiculiser tout sens critique, à faire de l'assouvissement immédiat la seule éthique cotée en Bourse, à conditionner les consciences et à les vider un peu plus à chaque spot de tout esprit de résistance. Des pulsions à l'accomplissement, tout est légitime! Tuez, violez: puisque vous le voulez, vous le pouvez! La

---

<sup>42</sup> Ou encore: c'est dans la perte que le perdu se retrouve. Ceci est une évidence sur le plan spirituel, la seule suggestion faite par le Christ au jeune homme riche: "Vends tous tes biens et suis-moi".

<sup>43</sup> "La peur" Pierre Mannoni Op. cit.

<sup>44</sup> Sans doute est-ce ici la véritable "insoutenable légèreté de l'être".

<sup>45</sup> La publicité comme liturgie de la religion universelle de la croissance et de l'abondance.

loi est plus que souvent inique. Mais la contrainte envers soi-même, et les autres, au motif précisément du respect des autres, n'est plus le sommet du sublime. L'Occident atteint aux sommets du nihilisme, lorsque l'humain, devenu futile, disparaît de l'oeuvre et du monde. On assiste au triomphe absolu des objets. Et de l'angoisse de l'humain face à ces objets prêts, non pas à l'agresser, bien qu'ils soient foncièrement hostiles, mais à s'enfuir hors de sa portée.

Mais posséder ce que l'on veut, n'a jamais été la fin du désir. Posséder, c'est consommer, donc détruire. L'objet possédé n'assouvit le désir que le temps de sa jouissance et de son usage. Il y a interchangeabilité absolue des objets. La brièveté de la jouissance est extrême, provoquant ce culte de la vitesse et de l'instantané: amour-jetable, impuissance à posséder, insatisfaction. La soif du désir est inextinguible, et la fin supposée du désir engendre immédiatement sa soif. Le désir est infini. Il revient toujours à son point de départ qui n'est qu'un point fixe. L'humain est mécanisé dans son désir et, comme une machine du problème d'A. Turing, il est incapable de sortir de la boucle de son désir.

L'abondance et le sur-développement sont désormais un problème, non plus le sous-développement. Comment arrêter la prolifération des objets, leur incroyable aptitude à l'évanescence?

L'abondance a été inventée par les démocraties libérales comme système d'accumulation du plaisir, condition apparente à la paix sociale. Selon Alexis de Tocqueville, "l'espèce d'oppression dont les peuples démocratiques sont menacés ne ressemblera à rien de ce qui l'a précédée dans le monde (...): je vois une foule innombrable d'hommes semblables et égaux qui tournent sans repos sur eux-mêmes pour se procurer n'est de petits et vulgaires plaisirs, dont ils emplissent leur âme. Chacun d'eux, retiré à l'écart, est comme étranger à la destinée de tous les autres: ses enfants et ses amis forment pour lui toute l'espèce humaine (...) Il n'existe qu'en lui-même et pour lui seul."<sup>46</sup> Pourquoi le riche craindrait-il le pauvre puisque tous les pauvres ne rêvent que de s'acheter ces "petits et vulgaires plaisirs". L'amour de la richesse est vulgaire, et fut comme tel condamné par la morale. Mais ce sont la parcimonie et le labeur<sup>47</sup>, qui constituèrent la force d'accumulation des capitaux indispensable à l'essor infini du capitalisme occidental. Une fois la machine lancée, impossible de la freiner. La catastrophe seule l'arrêtera.

Car cette société d'abondance arrive à une impasse épistémologique certaine: la vie sociale elle aussi a été réduite à un marché, régie par les lois de l'offre et de la demande, à savoir l'obsolescence calculée des biens et des personnes, toute réalité devenant réductible à une marchandise susceptible de s'échanger. Un être humain a un prix, ou tout au moins un coût. Par exemple pour la Sécurité Sociale à qui sera bientôt attribué la responsabilité de décider de l'euthanasie de ses adhérents trop coûteux. Ceci aboutit à raisonner également (mais est-ce encore rationnel?) qu'un chômeur coûte moins cher qu'un salarié obsolète. Nous nageons dans des abysses d'absurdité économique et nous atteignons les sommets du gâchis social.

Quant à réduire le temps de travail! Mais pour quoi faire de ce temps libéré? Le principal frein n'est-il pas désormais dans ce nouvel axiome: les oisifs sont socialement dangereux. A moins de libérer du temps sans perte de pouvoir d'achat, ce qui revient à relancer le marché des loisirs. Donc à créer une bonne dizaine de chaînes de télévision supplémentaires. Mais si c'est pour libérer les consciences et le sens critique, l'idée est alors carrément subversive. C'est la seule raison de l'éternelle timidité gouvernementale. Les solutions au chômage sont connues et dorment dans les cartons de certains ministères. Il s'agit principalement de généraliser un "salaire de subsistance".

---

<sup>46</sup> "La démocratie en Amérique" Alexis de Tocqueville.. Vulgaire signifiant ici propre à la classe moyenne qui constitue l'assise politique des démocraties libérales.

<sup>47</sup> "L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme" Max Weber

Quelques chiffres pour enfoncer le clou: en 1997, dix pour cent seulement des Français détiennent cinquante cinq pour cent de la richesse nationale, tandis que cinq millions de Français vivent avec des revenus inférieurs à trois mille francs par foyer.

Après les Trente (pseudo) Glorieuses, voici venues les plus moches de nos années. Nous crûmes échapper à la crise au prix de la honte. Nous avons, et la honte, et la crise.

La honte de l'Occident, c'est de ratifier la pauvreté absolue, d'accepter la faim du monde, de consumer les ressources non-renouvelables de la planète tout en détruisant ses écosystèmes, d'avoir assisté sans rien faire aux massacres perpétrés par les khmers rouges au Cambodge, aux gazages des Kurdes en Irak, aux saucissonnages des Tutsis au Rwanda, à la mort lente des Musulmans en Bosnie.

La honte de l'Occident, c'est le grand essorage financier: qu'une entreprise annonce le licenciement de quelques milliers de personnes., et un résultat net consolidé bénéficiaire, alors l'action en bourse explose à son plus haut cours. Hypocrisie réaliste du marché!

Le scandale, c'est aussi lorsque des entreprises publiques ou des administrations en situation de monopole en arrivent à licencier. Le prétexte avancé est bien sûr celui du profit. Mais ne sont-elles pas les garantes, avant toute chose, de l'intérêt général, c'est-à-dire du plein-emploi. L'Etat a perdu toute neutralité: il est devenu marchand, asservi aux impératifs mercantiles, au profit, et à la productivité, tous concepts qui étaient jusqu'à présent réservés à l'entreprise privée.

Le scandale, c'est enfin de faire monter la peur de la mondialisation en mayonnaise. La mondialisation actuelle (non pas la mondialisation réelle mais celle qui est phantasmée par les plus naïfs des citoyens et quelques faux-intellectuels) est avant tout perçue comme une mondialisation de la misère, visant à exporter le capital vers un travail plus malléable, une exhortation à la docilité pour les plus nantis, une pente inéluctable vers l'appauvrissement. Alors que la pauvreté persistante des pays du Tiers-Monde est due à la sur-exploitation de la femme, à l'asservissement des campagnes à la ville, à la corruption des élites, à l'arbitraire, en particulier fiscal, qui entraînent désinvestissement, disparition des infrastructures, épuisement des rentes de matières premières, désorganisation monétaire et insécurité physique croissante. Et tous ces dangers qui sont monnaie courante pour les Africains guetteraient aussi les Français? Quel cynisme derrière cet argument!

Alors comment expliquer que des facteurs d'ordre tels que la créativité, l'imagination, l'initiative qui furent le moteur de la première révolution industrielle soient devenus facteurs de désordre dans un système où tout un chacun se revendique non plus mécanisable mais décisionnaire, où les avancements ne se feraient plus à l'ancienneté mais à la réussite, où les décisions ne seraient plus hiérarchiques mais collégiales. Nous assistons à une perversion des valeurs qui impose un mouvement de désagrégation sociale avant de retrouver une recomposition sur d'autres modes et d'autres procédures de fonctionnement.

Car la décomposition sociale avance inéluctablement. Les démocraties libérales n'en ont sans doute pas encore touché le fond. Car avant qu'il n'y ait panique parmi les rangs des salariés face au chômage (comme il peut y avoir panique dans les rangs des soldats exposés au feu ennemi) il peut s'écouler encore longtemps. Il y a bien un pourcentage de pertes au-delà duquel le lien social (l'esprit de corps dans le cas d'une troupe) se délite instantanément. Mais ce chiffre n'est pas statistiquement fixé: il varie selon divers paramètres d'ordre psychologique de résistance au stress, de la proximité du danger et de la mort.

L'Occident est entré de plain-pied dans un pur bonheur cannibale, l'orgasme de l'autodestruction, la Cité-monde sujette à un long et lent processus entropique, et dont aucun barbare ne viendra assiéger les remparts pour la délivrer de sa décadence. La schizophrénie de l'abondance en temps de crise apparaît comme la limite extrême du capitalisme actuel. Aucune morale, aucun " impératif catégorique " ne surgira jamais de la loi du marché! Au

contraire la violence prend prétexte du besoin identitaire d'affirmation de soi et de la soif d'être à travers l'objet. La violence naît dans l'appel à une justice privée au nom d'une mesquine éthique sécuritaire. La violence se privatise, s'individualise et échappe aux arbitrages de l'instance publique, qui a viré dans l'anomie.

## La régulation sociale par la peur

La peur ici analysée l'est en tant que phénomène collectif. Elle est de ce point de vue caractéristique d'une culture et d'un moment. Une époque ou une société se déchiffrent dans la façon dont elles affrontent leurs peurs. La peur moderne sert de régulateur social. Le lien social est construit inconsciemment par le groupe sur la peur. Cependant celle-ci est ambivalente: si le groupe produit suffisamment d'adrénaline, le lien est préservé, voire se renforce. Mais si soudain il y a surproduction, le groupe se débande. L'ambivalence de la peur est dans ce double-lien<sup>48</sup>: il faut qu'en son centre le groupe, notamment l'Etat qui domine la fabrication du lien social, parvienne à susciter la peur auto-organisatrice. Mais non la fuite, c'est-à-dire la peur panique. Il existe cependant une autre option à la fuite panique, me semble-t-il: c'est l'agression et donc la guerre. Celle-ci est actuellement réorientée<sup>49</sup> en un comportement de sur-consommation grâce au contexte d'abondance dans lequel nous vivons encore.

Le paradoxe de la peur est d'être à la fois la raison de faire corps avec le corps social et la première cause de désagrégation du cadavre social. La peur panique, et la menace de mort qui l'a forcément suscitée, est le paradigme<sup>50</sup> d'une civilisation qui diffuse / rejette la peur hors de la sphère purement militaire, vers le centre même de tout pouvoir, par la coercition abusive, la discipline sociale et le façonnage des représentations individuelles. L'humain est infiniment malléable dans sa peur et ne le sait pas. La peur peut engendrer très facilement haine, colère et esprit de vengeance. La peur est l'amplificateur de la catastrophe. Par elle, le péril est accru. L'entraînement à l'action permet de la surmonter. Tout en accroissant encore plus le péril. Du coup la discipline<sup>51</sup> c'est-à-dire la mécanisation des corps, est le dernier recours par temps de terreur lorsque le sang-froid ne suffit plus à dominer la peur.

Je souligne ici qu'il ne s'agit point de peur policière uniquement, mais d'une peur inconsciente, qui prend parfois, mais parfois seulement, la forme brutale et primaire de la répression policière, ou de la contrainte physique, parfois de la torture psychique. Le modèle de la répression totalitaire demeure le système soviétique, tel que l'ont décrit les dissidents et parmi eux A. Soljenytsine dans "l'Archipel du Goulag"<sup>52</sup>. La seule réponse face au terrorisme idéologique d'Etat, c'est le courage physique. La peur dont je parle est plus diffuse parce qu'elle est inconsciente. Elle tire profit de tous les rapports de force, quelques soient leurs origines.

A travers le tripotage de la peur, je peux critiquer la démocratie, réduite à une forme de tyrannie consentie, ou d'aliénation, et analyser cet intense désir d'oppression et

---

<sup>48</sup> Voir en introduction pour une explication de ce concept

<sup>49</sup> Sur ce concept complexe de réorientation de l'agression, je renvoie aux travaux de Konrad Lorentz: "l'Aggression, une histoire naturelle du mal" Op. cit.

<sup>50</sup> Par exemple, la peur du cataclysme nucléaire nous a préservé de celui-ci. La peur du cataclysme social, ou économique, ou écologique, etc, nous préservera-t-elle à nouveau de ces dangers? Oui, si nous parvenons à restaurer du sens, c'est-à-dire en substituant de nouvelles valeurs (solidarité, unité, autonomie) à nos vieux faux semblants (raison, objets, argent, etc)

<sup>51</sup> Le XVIIIème siècle, et l'armée, a mécanisé le corps dans ce but M. Foucault

<sup>52</sup> "C'est seulement le hasard qui a fait que les bourreaux, ce n'étaient pas nous, mais eux." Du fait de l'absence de justice triomphe: "l'idée qu'ici-bas l'infamie n'est jamais châtiée, mais est toujours source de prospérité. Oh! le malaise, la peur qui nous attendent dans ce pays-là."

d'asservissement, qu'Etienne de la Boétie stigmatisait déjà: “ Cest le peuple qui s'asservit, qui se coupe la gorge, qui, ayant le choix ou d'être serf ou d'être libre, quitte la franchise et prend le joug, qui consent à son mal.” La servitude volontaire contemporaine se traduit par l'impuissance, le repli sur soi, l'égoïsme d'un bonheur mesquin. Ecoutez le discours des asservis dans les dîners en ville ou les bouffe-rapides! Les tyrans modernes prennent cette banale forme pronominale du: “ ils ”. Ce sont les banquiers, les patrons, le fisc, les keufs, etc. Le coeur du totalitarisme moderne de cette tyrannie consentie se nourrit de sales guerres de répression, de famines, de la non-vie dans laquelle 80% de l'humanité est reléguée: SDF des sociétés d'abondance occidentales, enfants-prostitués des bidonvilles du Tiers-Monde, malades du Sida, femmes et vieillards de partout.

## Deuxième Partie : La guerre civile

Portons-nous tous la violence -et donc le mal- en nous? Quand bien même nous ne porterions qu'une violence latente, nous sommes le plus souvent les complices silencieux d'une violence extrême tout autour de nous. Mais la violence démesurée de quelques uns n'est rendue possible que par l'embrigadement des consciences et la lobotomisation de tout sens critique du plus grand nombre. Toute l'Humanité est solidairement embarquée dans le même wagon plombé. Si la peur est elle-même universelle et source de toute violence, alors cette dernière est effectivement en germe chez tout un chacun<sup>53</sup>. L'explication que je propose des causes de la violence, telle que la guerre me les a apprises, dédouane l'humain de toute notion de mal.

L'homme antique pensait être le jouet des Dieux et la guerre entre les mortels étaient la conséquence la plus directe de la guerre entre les Dieux. L'humain moderne est le jouet d'autres divinités: désir, concupiscence, soif de pouvoir, toutes dirigées par une “ main invisible ”. L'économique, ultime forme de la guerre, est la conséquence de conflits d'intérêts qui semblent dépasser l'humain bien qu'il en soit l'unique auteur. La non-séparation jouet/sujet change seulement la violence de plan, mais pas d'origine: c'est le même monde absurde, la même perte de sens, la même obscénité obsessionnelle. La banalisation des guerres civiles localisées, leur non-enjeu dans les relations de politique internationale depuis la chute du mur de Berlin, a rendu les Occidentaux blasés. “ Ca a toujours existé... ”. Je resterai pour ma part éternellement révolté devant la violence et refuserai la souffrance.

---

<sup>53</sup> Affirmer que la guerre et le génocide sont rendus possibles du fait d'un principe de mal spécifiquement humain, c'est résumer l'inacceptable dogme chrétien d'un péché originel.

## Chapitre 4 : Racines de la guerre

Dans l'haleine chaude de la guerre, par dessus l'abîme invisible de la haine, quand les explosions torturent la terre qui crie, que les maisons dansent, c'est comme un sacrifice. La guerre dans son paroxysme est une sorte de fête, un rite d'inversion. C'est pourquoi, bien que la guerre soit un massacre absurde, je peux prétendre sans rire que je me suis bien amusé à la guerre. La proximité de la mort développe une soif de vivre de chaque instant.

### La guerre, ritualisation de la peur

Là-haut dans la montagne, c'était tous les jours la danse des défunts. Une danse qui n'était qu'une éternelle ronde de vie et de mort. Et j'imaginai comme une longue théorie de squelettes par les champs gris des collines bosniaques. Mais que les morts pourrissent dans la boue ou dans la chaux des charniers, la vie reflorissait toujours au printemps en roses sauvages et en violettes.. Ces morts qui parsemaient le paysage de croix catholiques, de doubles croix orthodoxes et de turbans musulmans, prenaient ainsi racines, s'appropriant ce pays de la seule façon qu'ils connaissaient depuis des siècles: en mêlant leurs chairs en dessiccation à leur terre natale, également terre funèbre.

La guerre ressemble à une danse de désir et d'agonie, d'angoisse collective de l'espèce entraînée vers la mort. Une pulsion forte, une immense bouffée de colère déchaînée, une énergie puissante qui fait sans cesse tourner le sang de la violence dans le corps des combattants. Et qui revient cycliquement comme si chaque nouvelle génération attendait que ses humeurs se calment, que la fièvre retombe sous l'action de la saignée démographique.

La guerre est la meilleure façon qu'a l'humain de ritualiser sa peur. Et de l'exorciser en même temps. Par la guerre, l'humain donne un masque à sa peur. Mais au-delà de sa peur, c'est bien sûr de sa mort qu'il s'agit. Le bain de feu des tranchées ou l'holocauste atomique, tels sont les visages de la mort collective qu'il s'est donné en ce siècle. Ce fut la peste noire, les bandes de pillards, les sorcières au service du roué à d'autres époques.

La mort est l'inconnu, et la mort à la guerre est doublement l'inconnu, car la guerre n'est faite que de surprises et de retournements soudains. La guerre est aussi une folie collective et la peur de la guerre est aussi peur de cette folie. Le seul hôpital psychiatrique dans lequel je sois jamais rentré (pour y contrôler des travaux de réhabilitation sanitaire) était un hôpital bosniaque: la folie m'est apparue comme l'ultime refuge à la peur. Mais ce ne sont pas ces hommes, derrière des portes fermées à clef et des fenêtres à barreaux, vivants entassés dans leurs odeurs et leurs cris, qui sont les fous: c'est le monde autour d'eux, qui jouent au football avec les bébés et qui violent et tuent vivent les mères d'un bidon d'essence enflammé. Il n'y a pas de thérapeutique possible à ceci, seulement le refus.

La guerre, celle que l'on voit au vingt heures, est la dernière image de la mort qui nous soit donné de contempler. Dans une société qui a escamotée l'hideuse et anonyme camarade, la *Lame-Sans-Nom* du jeu de tarot, la guerre est l'incessant et ultime rappel de notre évanescence terrestre. L'humain moderne peut bien essayer de frauder avec cette mort, ne pas tourner le bouton de sa télévision, elle est là, tapie dans un film, qui le rattrapera. Mais les visions de la guerre sont comme une lente mithridatisation. L'apaisement face à cette peur ne sera jamais atteint, car il repose sur un faux-sens métaphysique, le non-affrontement de la réalité humaine ultime. Alors ces vues ne peuvent qu'aller en intensité croissante et accroître encore. La mort est bien le danger objectif permanent pour tout être.

La ritualisation de la peur est médiatisée: à travers l'étrange lucarne de la télévision, les victimes de la guerre pourraient (mais ce n'est qu'un conditionnel, ouf!) être vous-mêmes. La

solidarité humaine tend à disparaître derrière les fumées et les ruines, le soulagement de ne pas en être (cette fois-ci...) est lâchement le plus fort.

La ritualisation de la peur est également mécanisée. La peur est transcendée par la mécanique de l'arme, laquelle par sa puissance apparente procure une dématérialisation de la menace, propre à rassurer tous les badauds qui accourent chaque année au défilé du 14 Juillet.

## Petites typologies des caméléons

“ La guerre est un caméléon ” disait Clausewitz. Alors peut-on faire une typologie des caméléons ou lister les théories sur les caméléons? Pour ce qui est des théories sur la guerre, l'Occident en a élaboré de nombreuses que l'on peut résumer ainsi:

1) La guerre est comme une irréfragable loi divine. Dieu devient le Dieu des armées, et guide donc celle-ci à la victoire. Bossuet compare la guerre au “ fléau divin ”. Saint Bernard<sup>54</sup> a théorisé la guerre sainte dans: “ De laude novae militiae ” qui précise que: “ Le chevalier du Christ tue en conscience et meurt tranquille: en mourant il fait son salut; en tuant, il travaille pour le Christ. Subir ou donner la mort pour le Christ n'a d'une part rien de criminel, et de l'autre mérite une immensité de gloire ”. De la “ guerre sainte ” à la “ guerre juste ”, il n'y avait qu'un pas qu'a franchi Saint Thomas d'Aquin: “ Utrum bellare sit semper peccatum ” La guerre est juste si elle est menée dans une intention droite par un prince à l'autorité juste. Pure tautologie.

2) La guerre naît des passions humaines: de Platon à Alain. A la source de la guerre, il y a la colère, l'orgueil, la haine, etc.

3) La guerre est une nécessité biologique de sélection naturelle, d'élimination des plus faibles. Friedrich Nietzsche, ou Ernest Renan compare la guerre à: “ un coup de fouet qui empêche une nation de s'endormir ” La guerre selon Ernest Renan est avant tout porteuse de progrès: “ Le jour où l'humanité deviendrait un grand empire romain pacifié n'ayant plus d'ennemis extérieurs serait le jour où la moralité et l'intelligence courraient les plus grands dangers ” tiré de La réforme intellectuelle et morale.

4) La guerre rétablit un équilibre démographique. Selon le bon pasteur Malthus, bien sûr.

5) La guerre est le résultat de l'ambition des tyrans, de l'avis de Jean-Jacques Rousseau. Toute la responsabilité de la guerre appartient aux gouvernements et aux chefs historiques. Assassiner un chef d'Etat résout le problème, c'est du moins ce que prétendaient les anarchistes et les libertaires.

6) Supprimer les frontières, c'est supprimer les guerres: la guerre est le résultat de l'existence des nations. Contre cette guerre-là, la seule solution est dans l'échange international.

7) La guerre résulte d'intérêts économiques: Karl Marx. Jean Jaurès. Il y a des guerres esclavagistes et des guerres émancipatrices. C'est le renouvellement déterministe de la doctrine de la guerre juste du Moyen-Age.

A partir de cette typologie des doctrines, il y a pluralité de conséquences. Si la guerre échappe à la volonté humaine, elle est fatale (1). Si elle naît des passions (2) elle est également inévitable, les passions humaines étant supposées plus fortes que l'homme lui-même: il y a donc impuissance. Si la guerre est une nécessité naturelle (3-4) la paix n'est pas à rechercher. Si la guerre est le fait des tyrans (5) la paix naîtra de la généralisation de la démocratie (utopie kantienne). Si la guerre existe du fait des frontières (6) il faut chercher à rapprocher les

---

<sup>54</sup> L'islam n'a pas de doctrine de “ guerre juste ” comme le christianisme. Seul celui-ci a jugé et mis en question la guerre à plusieurs périodes de son histoire notamment sur la base de la parole: “ Qui manie l'épée, mourra par l'épée. ”. Bien qu'antithétique à la religion chrétienne, celle-ci s'est cyniquement fort bien accommodée de la guerre.

hommes entre eux. Enfin (7) si la guerre est l'issue victorieuse d'une lutte des classes, elle est transitoire vers l'émancipation de toute l'Humanité.

Pour ce qui est d'une typologie des conflits eux-mêmes, les opinions sont tout aussi partagés. Faire une typologie des guerres est réducteur. Une typologie n'explique pas le pourquoi du conflit et occulte l'idée qu'un même conflit peut être référencé dans plusieurs catégories à la fois. Marianno Aguirre<sup>55</sup> propose sept catégories de conflits:

- 1) conflits régionaux (Iran Irak ou Inde Pakistan)
- 2) conflits d'accès à des ressources naturelles (eau, pétrole)
- 3) conflits séparatistes (Tchéchénie)
- 4) conflits irrédentistes (Serbie Croatie)
- 5) conflits ethniques (Rwanda)
- 6) conflits révolutionnaires
- 7) Conflits de revendications (Chiapas)

Ou encore il existerait des conflits identitaires<sup>56</sup> (François Thual ) où ethnique, national, et religieux s'entrecroisent. La guerre a pour finalité d'affirmer une spécificité et/ou de se défendre contre une menace plus ou moins phantasmée. Enfin, plus en phase avec mon sujet, cette dernière typologie: il y aurait au moins quatre types de conflits: la guerre civile, " sale guerre " à la manière sud-américaine ou guerre ethnique sur le modèle bosniaque; la guérilla entre une super-puissance et un ennemi national, ou conflit asymétrique défini par Gaston Bouthoul, que perdront toujours le plus puissant des deux acteurs (guerres du Vietnam et d'Afghanistan, ou Somalie); la guerre industrielle (reposant sur la puissance de feu, comme la guerre du Golfe) et dans laquelle les Etats Unis sont actuellement les plus puissants; la guerre nucléaire ou de destruction massive (Nucléaire Biologique Chimique) qu'il est inimaginable d'ouvrir, qui finira peut-être par advenir localement mais qui vaut surtout par l'intimidation qu'elle permet. De ces quatre types de conflit, le premier tendra à proliférer au rythme de la croissance de la Cité-Monde, tandis que les autres peu à peu se dissiperont au musée des souvenirs.

Ni une liste des doctrines sur la guerre, ni une simple typologie des guerres ne constituent une réflexion sur la guerre. D'autant plus que la seule guerre qui vaille d'être réfléchie aujourd'hui et le plus vite possible, c'est la guerre civile, fratricide, ethnocide.

La guerre est une folie, une schizophrénie absolue: elle enseigne à tuer le plus d'hommes possible, les ennemis, tout en se solidarisant à un groupe humain, les frères d'armes. Haine de l'ennemi<sup>57</sup> et esprit de corps sont les deux piliers de la frénésie guerrière. Le plus étonnant dans la guerre de 1914-1918, n'est pas tant son déclenchement (le coup de revolver du jeune Prinzip à Sarajevo fut le plus meurtrier de l'Histoire: cinq millions de victimes) que la persistance de cette schizophrénie collective pendant tant de longs jours et de longues nuits.

## Les causes de la guerre

L'instant où se déclenche la guerre, où le groupe en sa totalité glisse dans la schizophrénie guerrière, demeure pour moi une énigme. Enigme collective et individuelle: pourquoi soudain mettre le feu à la bagnole de son voisin ou snäiper des enfants du haut de son balcon? Dans

---

<sup>55</sup> Cité par Eric de la Maisonneuve dans " La violence qui vient. " Arléa éd;

<sup>56</sup> Selon François Thual cité par la même source.

<sup>57</sup> Du latin le mot " hostes ", qui signifie " étranger " a donné en français, l'hôte, et hostile. L'étranger, c'est la guerre.

l'Etranger, Albert Camus met en scène un assassinat “ à titre gratuit ”<sup>58</sup>. C'est la première idée qui saisit l'observateur de ce moment de la guerre: l'absurde dans son origine.

Enigme individuelle, à laquelle la psychanalyse a proposée une réponse simple. A la source de la haine nécessaire au conflit pour surgir, il y a la peur par laquelle l'inconscient projette son démon intérieur sur d'autres êtres, qui tendent à personnifier le mal absolu, à synthétiser toutes les culpabilités refoulées par lui-même au niveau inconscient. La surcompensation inconsciente d'un sentiment d'infériorité peut avoir pour conséquence l'agressivité: l'exemple le plus éloquent étant celui d'Adolf H. La guerre serait alors la sublimation des complexes de culpabilité ou d'infériorité du groupe à travers quelques individus.

Mais également énigme collective<sup>59</sup>, car aux forces centrifuges d'éclatement (explosion démographique, raréfaction des ressources non-renouvelables, pollution croissante) répondent des forces centripètes d'unité sociale (enrichissement et abondance, progrès technique, système de sécurité collective, unification spatio-temporelle), et cette dialectique<sup>60</sup> soumet l'observateur du monde contemporain à une incertitude immense. Suis-je actuellement face à un collapsus (sur le modèle de l'empire romain, en plus violent et plus rapide, et sans barbares pour nous couper la gorge) ou suis-je face à une renaissance (plus forte que celle qui eut lieu en Europe au XVIème siècle)? Je pense pouvoir seulement affirmer que ce monde est en pleine transition d'états...

Parce qu'il convient en effet de se garder d'explication unique sur les causes (et les forces sous-jacentes) de la guerre. Car les causes occasionnelles de la guerre sont distinctes des causes réelles. En recherchant les origines de la guerre en Bosnie, on peut découvrir qu'il y a eu rupture des solidarités traditionnelles<sup>61</sup>, basculement dans la peur et le “ nettoyage ethnique ”. Et pas seulement des incidents entre forces de police spéciales et manifestants en avril 1992 à Sarajevo. Mais les causes collectives sont souvent les seules perceptibles: causes économiques, causes démographiques, causes politiques. Et les arguments d'explication d'un conflit cachent souvent les desseins des acteurs. Encore ceux-ci, souvent individuels, n'en reçoivent-ils pas toujours les effets attendus. Les acteurs reconstruisent à la fois leurs actions et leurs intentions.. Les causes d'une guerre se déchiffrent parmi les échelles de valeurs en cours entre les groupes parties au conflit: valeurs religieuses, idéologiques ou morales, valeurs matérielles et rapports de force économiques. Mais de valeurs concrètes simples (un pays à piller, une offense à venger, une frontière à restaurer) le XX ème siècle a ouvert la porte à des idées bien plus dangereuses (la destruction d'un pays tout entier, l'asservissement définitif, la

---

<sup>58</sup> Frantz Fanon psychiatre en Algérie pendant la guerre, son contemporain, rapporte dans “ Les Damnés de la terre ” l'assassinat par deux adolescents de 13 et de 14 ans, algériens, de leur camarade de jeux européen, et affirme que “ l'événement déclenchant est d'abord l'atmosphère de guerre totale qui règne en Algérie ”

“- Pourquoi l'avoir choisi?

-Parce qu'il jouait avec nous (...)

-Pourtant c'était un copain ”

<sup>59</sup>La première fonction de la guerre selon Gaston Bouthoul est celle d'exportation de la violence, la deuxième est sacrificielle, pour une régulation démographique et une conquête religieuse et culturelle, la troisième est la fonction de sécurité collective et son attribution à un système inter-étatique du type SDN ou ONU.

<sup>60</sup> La dénatalité est symptomatique d'une perte de visibilité et de lisibilité d'un destin collectif. A l'inverse le Sida ne déstructure une société, comme en Afrique, qu'en proportion inverse de l'incapacité qu'a cette société à se projeter collectivement dans un avenir plus ou moins éloigné. Il y a de multiples façons pour un groupe social de se suicider.

<sup>61</sup> Le “ komsiluk ”, cité par Xavier Bougarel “ Bosnie, anatomie d'un conflit ”. La société bosniaque n'était pas fondée sur la citoyenneté (libre et égaux) mais sur la communauté (solidarité: komsiluk) La démocratie parlementaire n'avait jamais existé en Bosnie avant la guerre. Les élections libres, tant sous la monarchie serbo-croate qu'en 1990, virent toujours le triomphe des partis nationaux. La distinction fondée sur une appartenance communautaire était inscrite dans les institutions titistes.

volonté d'extermination totale de l'adversaire qui se traduit chez celui-ci par la peur de disparaître en tant que groupe).

## Chapitre 5: L'Etat de guerre

Quel rôle joue l'Etat dans la guerre? Quel rôle joue la guerre dans la consolidation d'un Etat<sup>62</sup>, telle que celle de l'Etat bosniaque, à travers sa police dépenaillée, son armée de bric et de broc, ses douanes chicaneuses? Car la question peut-être retournée. Et la réponse à l'origine de la guerre tient alors dans le rôle que joue la guerre dans l'émergence de ce mode d'organisation appelé " Etat ". Dès lors quelle attitude tenir face à l'abus de peur dont l'Etat, en tant que pouvoir légitimement institué, est le principal acteur. La tragédie d'Antigone nous montre la voie, celle du refus d'obéissance et du courage civique.

### L'Etat, principal fauteur de guerre

L'Etat est le premier fauteur de guerre parce qu'il est avant tout un grand fauteur de peur. Mais la peur dont il s'agit ici n'est pas seulement ce que certaines analyses ont appelé le " terrorisme d'Etat " pour qualifier les activités de la loge P2 en Italie ou l'affaire des Irlandais de Vincennes. La peur dont il s'agit ici est une peur molle, qui se situe à un niveau subalterne à celui de la peur panique.

Tout Etat, surtout lorsqu'il tend à l'Etat mondial, a un besoin vital d'ennemi: le vide stratégique post-guerre froide est insupportable aux Etats-Unis qui doivent bien vite se trouver de nouveaux ennemis. C'était le cas déjà d'Athènes. En prétendant remporter la victoire seule à Marathon face à la puissance perse (490) et en situant hors de Grèce leur ennemi commun, Athènes s'assure l'hégémonie sur les cités grecques et évite que ne se développe la discorde entre elles: cette fonction politique d'un ennemi commun est vieille comme l'Histoire. De 1917 à 1989 les Etats-Unis se retrouvent dans la situation d'Athènes face aux Perses-Soviétiques.

Mais à la différence de l'époque de Thucydide et de la guerre du Péloponnèse, il y a eu depuis rétrécissement spatial du monde. Non seulement la guerre totale est devenue impossible. Mais il est de plus invraisemblable aujourd'hui d'apaiser une crise interne (notamment économique) par l'aventurisme externe: le risque dépasse largement l'enjeu visé. Alors les politiques acceptent que les " systèmes d'échelle spatiale et d'échelle de temps " de la guerre engendrent un " différentiel des horloges de l'oppression " <sup>63</sup> Tout triomphe devient de plus en plus ruineux: " L'horloge de la décadence des empires est actionnée par des coûts croissants ". Les coûts d'armements de plus en plus sophistiqué pour atteindre l'illusion du zéro mort, suivent une pente catastrophique militairement parlant. Ces coûts croissants s'expliquent par un désordre politique croissant (proportionnellement à la taille de l'empire) engendrant un accroissement du coût de l'ordre nécessaire au maintien de l'empire. Nous sommes en présence d'une entropie éco-militaire: l'opération " deny-fly " au-dessus du ciel bosniaque aurait coûté deux millions de dollars par jour. Un mois d'exercices aériens (mais des exercices en espace-temps-puissance à dimensions réelles) équivalaient grosso modo à une année de financement de tous les programmes de toutes les ONG présentes en Bosnie.

Lorsqu'un Etat tend à l'Etat unique (Athènes, après Marathon, ou Rome, après les guerres puniques, ou sa victoire sur la Macédoine, ou l'empire ottoman, héritier de la conquête arabe, ou la Chine impériale, ou les Etats-Unis actuellement) se développent en son sein des guerres

---

<sup>62</sup> Je trouve cependant séduisante la démonstration de Pierre Clastres dans " Archéologie de la violence " qui fait de la guerre le moyen pour une société (en l'occurrence, primitive) de ne pas avoir à se constituer en Etat.

<sup>63</sup> Alain Joxe " Voyage aux sources de la guerre "

intestines de démembrement: sous Sylla, Néron ou Vespasien à Rome, les revendications nationales dans les Balkans jusqu'à nos jours, etc. Et ces guerres civiles de délitement ne doivent pas être confondues avec des guerres civiles de remembrement: la guerre des Deux Roses en Angleterre ou les guerres de religion en France.

L'Etat moderne est de plus en plus idéologiquement investi. Il a d'abord été Cité (grecque) puis Empire (romain) enfin Nation (idée moderne qui fait des ravages chaque fois que le droit des peuples s'oppose au droit des individus). L'Etat a été politique (polis) et civilisateur (civis). Il est inévitablement aujourd'hui national(iste), ce qui ne peut qu'accentuer encore sa passion belliqueuse. Surtout si cette idéologie est celle de l'éternelle victime, comme l'est l'Etat serbe: le seul Etat à avoir l'anniversaire d'une défaite, le désastre militaire du Champ des Merles (Kosovo Polje) pour fête nationale.

Quelles relations peut-on déceler entre une forme d'Etat et un type de guerre? Ou encore les dictatures ne mènerait-elle pas nécessairement à la guerre? Il existe bien des guerres que l'on peut qualifier de guerres de transition démocratique: l'Allemagne, à la fin de 1918; le Japon, après la défaite de 1945; peut-être aussi la Russie, après la Tchétchénie. Les classes dirigeantes autocratiques pressentent la menace de la démocratie qui pèsent sur leur avenir. Elles jouent du nationalisme de masse à outrance et de la guerre, mais finalement y échoueraient et devraient laisser la place aux démocrates. De ce point de vue, la Serbie ou la Croatie, où la classe dirigeante autocratique n'est constituée que d'ex-communistes, n'ont pas encore réussi leur démocratisation, bien qu'elles soient passées par une guerre de transition. Par contre, la Bosnie, notamment le gouvernement musulman, est en passe d'y parvenir: il faut se souvenir qu'Alija Izetbegovic est bien le seul dirigeant ex-yougoslave actuellement en exercice à toujours avoir été dissident et à avoir été en prison pour délit d'opinion.

L'Etat démocratique est-il la forme la plus apte à assurer la paix, en transcendant tant qu'il peut la guerre dans l'activité marchande? L'échange économique serait un substitut à la guerre<sup>64</sup> de l'avis de certains économistes classiques et libéraux modernes. Mais la guerre ne réapparaît pas seulement lorsque les échanges économiques ralentissent. Et voici encore une crétinerie libérale mise-à-jour! L'idée de la fatalité de la guerre tendait à disparaître, cachée sous le développement ultra-rapide des échanges marchands ou du droit international. La guerre au XXème siècle est une fatalité qui a seulement resurgi dans l'absurde ethnique, non plus dans l'absurde économique.

Peut-on alors penser que la guerre soit imputable à un système politico-social? La guerre est directement imputable à l'humain. Non à un ordre social, même inégalitaire comme celui de Sparte décrit par Thucydide, ou économique: le capitalisme, pour la thèse défendue par Karl Marx.. La guerre est un problème exclusivement humain. L'analyse marxiste de la guerre comme épiphénomène de la lutte des classes laisse entendre que la guerre ne profite qu'aux riches, et qu'une fois abolie la classe dominante les classes dominées n'auront plus de raisons de se faire la guerre: ce qui fut démenti par le désastre de 1914 et l'assassinat de Jean Jaurès<sup>65</sup>. Parce que le pouvoir démocratique est partagé entre chaque citoyen, chaque citoyen est le tyran de l'autre. Ou plutôt devrait être, car il y a inégalité dans ce partage et certains sont moins égaux que d'autres<sup>66</sup>. La domination tyrannique ou la lutte des classes ne sont que faux prétextes: la guerre existera toujours quelque soit la forme politique des adversaires.

Enfin il faut noter que les Etats ne sont pas les seuls groupes sociaux auteurs de guerre. Il n'est pas de guerre seulement entre Etats constitués, mais aussi entre groupes sociaux

---

<sup>64</sup> " Plus la tendance commerciale domine, plus la tendance guerrière diminue " Benjamin Constant

<sup>65</sup> De même que la guerre était pour J-J Rousseau un épiphénomène de la tyrannie des rois que la démocratie une fois instituée allait faire disparaître: il y eut 1792, Valmy et tout ce qui s'ensuivit en Europe.

<sup>66</sup> George Orwell Dans " Animal's farm " certains animaux sont plus égaux que d'autres, ce qui revient à montrer que l'égalité parfaite n'est pas de ce monde.

hétéroclites, dont certains sont organisés en Etat dans les Etats: les maffias, castes, classes, tribus sont également acteurs, en concurrence avec les Etats, accumulant leurs richesses de trafics d'armes, de drogues, de la prostitution, etc.

La guerre, en tant que “ simple continuation de la politique par d'autres moyens ”, selon la formule clauzewitzienne, implique que les Etats sont les seuls moteurs/fauteurs de guerre. Ce qui est de plus en plus erroné, puisqu'il existe de plus en plus de cliques, de maffias, et une criminalisation inquiétante d'Etats de plus en plus nombreux. La violence tend à se privatiser sous cette forme de gangs et de maffias. Le retour de la privatisation de la guerre par les maffias, les bandes noires et toute armée ou milice est un retour aux origines moyenâgeuses de la guerre<sup>67</sup>.

## Antigone, ou le refus de la peur

La peur est d'expérience commune, elle est donc omniprésente. Les Anciens l'avaient divinisé sous les formes de deux déesses: Deimos (la Crainte), Phobos (la Fuite), et plus tard le Grand Pan. La peur est éternelle: elle vit dans le fracas de l'orage, qui parfois ressemble tant au bruit du canon, la profondeur des bois sombres, les côtes d'une mer en furie, les nuits sans lune propices aux attaques et surtout elle loge tout au fond du coeur des hommes. Elle est contagieuse parmi les troupeaux de moutons (Pan) et les troupes au combat. Elle est nécessairement superstitieuse: la peur des ténèbres se traduit par la peur que le soleil ne revienne pas le lendemain, ce qui appelle un exorcisme en réponse. Elle est également phantasmatique car l'humain, au contraire de l'animal, possède des capacités imaginatives illimitées qui sont à elles-seules le puissant moteur de ses propres effrois: nul besoin d'un support matériel à la peur, elle peut agir sans motif réel. De ce point de vue le monstre du Léviathan représente dans l'oeuvre de Thomas Hobbes la société dans sa dimension de somme des peurs individuelles réelles et phantasmées. C'est le fruit de l'imaginaire d'un groupe, le peuple juif à l'époque de Job, une figure mythique de ses peurs.

Le mythique n'est pas le fictif, mais l'historique d'un temps primordial circulaire, d'un illud tempore. Le mythique peut être littéraire, il procède avant tout du sacré. La tragédie de la révolte est universelle; mais traité différemment d'une culture à l'autre.

De toutes les tragédies grecques<sup>68</sup>, Antigone fonde le mythe du refus de l'ordre injuste et de la peur dont celui-ci abuse. Antigone contre Créon concentre cinq antagonismes homme/femme; jeunesse/vieillesse; vie/mort; humain/divin; individu/société<sup>69</sup>. Ce sont des valeurs masculines, le devoir, notamment envers la polis, contre des valeurs féminines, le pardon. Pour Antigone, les cadavres sont innocents. Créon est-il juste ou haineux, Sophocle ne prend pas position dans ce conflit. La réconciliation pourrait être le sommet du tragique, mais Sophocle l'évite génialement, en une parfaite catharsis et une éthique de l'apaisement.

Pour les Grecs anciens, il était possible de mourir deux fois. L'homme mort au combat peut être laissé en pâture aux corbeaux et aux chiens, à l'humiliation de l'ennemi.. Si le guerrier

---

<sup>67</sup> La guerre privée était la guerre menée par les grands féodaux du Xème et XIIIème siècles. L'Eglise et le Roi tentèrent de la maîtriser en instituant la trêve de Dieu, la chevalerie, les lieux d'asile, sans heurter les sentiments d'honneur et de justice des féodaux. Le mandement de Saint Louis de 1259/1260, interdit les guerres privées et le duel judiciaire sur le territoire du domaine royal. Cette interdiction fut renouvelée à plusieurs reprises, signe de son inefficacité. En 1304, la guerre privée est interdite, le temps de la guerre royale. Après la Guerre de Cent Ans, le pouvoir royal s'étant renforcé, la guerre privée disparaît peu à peu..

<sup>68</sup> . “ Le mythe est le commun dénominateur conceptuel de notre lecture de la psychologie collective et de la structure sociale. il vérifie notre compréhension des codes narratifs et symboliques, jusqu'à celles de constructions à prétentions scientifiques comme l'analyse marxiste de l'aliénation et de la rédemption millénariste. ” Georges Steiner Antigones.

<sup>69</sup> “ Antigones ” George Steiner. Denoël éd.

mort n'est pas brûlé au bûcher ou enseveli, il ne pourra rejoindre l'Hadés. Comme il y a communication supposée entre monde des vivants et monde des esprits, l'homme primitif craint par dessus tout que l'âme d'un mort ne tente de revenir parmi les vivants. Tout rite funéraire a pour but de faire passer l'âme du mort de manière définitive dans l'après-mort. C'est l'existence ou non d'un rite funéraire qui sert à définir le degré d'hominisation des squelettes fossiles découverts. Il est donc possible de penser que la peur est consubstantielle à la condition humaine depuis son origine. Certains rites de sacrifice humain peuvent avoir eu pour but de maintenir l'âme du défunt dans un entre-deux d'où elle viendra hanter les vivants en cas de transgression: telle la femme enterrée vive à Tchilé, un petit coin du Kasai au Congo-Zaïre, sacrifiée pour fonder la paix entre plusieurs tribus.

Pour posséder de l'efficace, les figures mythologiques de la peur (loup-cannibale, monstre hypersexué, etc.) que ce soit dans les contes pour enfants, les cosmogonies primitives ou les films d'horreur, doivent comporter son exorcisme afférent. Mais surtout, l'universalité d'un mythe tient à ses lectures symboliques polyphoniques: le meilleur exemple en est le mythe d'un dieu sacrifié par/pour les hommes et qui s'en partagent la chair<sup>70</sup>.

## **Chapitre 6: La guerre universelle**

La guerre de Troie est guerre civile et simultanément guerre mondiale: guerre mondiale entre deux coalitions rassemblant la totalité du monde connu et guerre civile entre tribus de même langue grecque, donc non-barbares. A l'instar du monde de l'Iliade, le monde d'aujourd'hui est devenu un village global, une Cité-Monde. Et toute guerre, comme la guerre de Troie est devenue guerre mondiale et guerre civile.

### **La nouvelle guerre de Troie**

Troie est entrée dans une temporalité mythique comme récit fondateur de toutes les batailles, ainsi que d'un code de la guerre civile. Depuis la ruse d'Ulysse qui fit construire une idole en forme de cheval, les villes assiégées, du point de vue grec, ne peuvent être prises que par la ruse ou la trahison. De même que risque de l'être notre monde moderne face aux forces du désordre qui l'assiègent. Les villes sont devenues le lieu de toutes les guerres: car les populations sont les enjeux, la guerre doit les trier et exterminer les pas-bons. Les populations, et non plus les territoires qui sont découpés en pays utile et pays abandonné, ou *terrae incognitae*. La ville, de tout temps a été lieu de fracture sociale ou ethnique, de rencontre entre l'archaïsme paysan (descendu de ses montagnes au marché) et la modernité de l'intelligentsia occidentalisée.

La guerre de Troie a pour cause une femme, mais c'est la division des Dieux entre eux sur le sort de Troie qui obligea pendant neuf ans les Achéens à faire le siège d'Ilium. Les Dieux, et plus particulièrement Héra contre Zeus, se chamaillent à l'instar des hommes: telle est la première explication des sources de la guerre civile. Une sorte de fatalité ménagère divine. Mais il y a aussi et surtout l'honneur, c'est-à-dire la contrainte du groupe sur l'individu, à la source de sa vengeance. Du sang pour sang. Bien que celui qui se venge sache d'avance dans quelle issue il se met. La vengeance est une des mécaniques de la guerre.

La seule raison apparente à la guerre de Troie est le rapt d'Hélène. Mais le récit d'Homère commence sur un autre différend, celui entre Achille et Agamemnon et dont l'origine est une affaire de femmes. Agamemnon rend la liberté à Chryseïs pour adoucir le courroux d'Apollon et va voler Briséis, le butin d'Achille. La guerre est explicitement une guerre de

---

<sup>70</sup> Eugen Drewermann, notamment dans "La spirale de la peur" lit ainsi les récits bibliques

prédation, de butin à rafler, y compris entre alliés. Le seul moyen pour qu'elle s'arrête serait la restitution de tous les objets et des femmes enlevées.

Car la guerre civile est au coeur du problème moderne du partage de la richesse, qu'on l'appelle plus-value (marxistes) ou valeur ajoutée. De moyens légaux de partage (représentation, négociations salariales, etc) il y a un glissement progressif vers des moyens de plus en plus illégaux (rapt, corruption, mafia, etc).

La guerre civile et la guérilla urbaine désignent la même chose: la ville comme lieu de conflit. Comme si la civilisation (civis) ne pouvait être que violente, en guerre intestine permanente. La guerre civile est la dernière menace que l'Occident (la nouvelle Rome) se soit donnée, son dernier ennemi. La fracture sociale, la redécouvertes des nationalismes et des régionalismes en Europe, l'ethnicité et l'éparpillement religieux. Cette menace est le lieu de la servitude volontaire renouvelée.

## L'émergence d'une Cité-Monde

Nous nous trompons déjà sur nos guerres prochaines. Elles seront civiles, et non nucléaires. Elles seront totales, c'est-à-dire d'extermination. Leur préfiguration, c'était Sarajevo-Troie. Les guerres à venir seront des guerres urbaines entre bandes maffieuses, sans participation d'Etats constitués, où certains groupes jugeront que leur survie est incompatible avec celles d'autres groupes.

Pourquoi civiles, c'est-à-dire urbaines<sup>71</sup>? En 1995, 32% de la population des pays du sud sont urbanisés. En 2025, 57% le seront. Dans des mégapoles insalubres en plein effondrement social et exploitation économique. Jusqu'en 1945, les flux migratoires se faisaient du Nord vers le Sud. Ils se sont inversés, et le rapport démographique entre Nord et Sud est de 1 à 5 aujourd'hui, il sera de 1 à 8 en 2025: le Sud devient une zone de hautes pressions démographiques et urbaines.

Le monde est comme l'univers en expansion: des galaxies-continentes qui s'éloignent de plus en plus les unes des autres. L'Afrique qui représente 12% de la population mondiale ne détient qu'1% du PNB mondial. Mais c'est une expansion-dérive infinie dans un espace fini, la Terre, qui génère ce risque croissant d'explosion. La pauvreté (urbanisation, croissance démographique, famine, sécheresse) et l'acquisition des ressources (espace, nourriture, eau) engendrera de plus en plus de conflits civils. La pression démographique et le problème foncier au Rwanda sont pour une grande partie à l'origine du génocide de 1994.

L'asservissement de la campagne à la ville, du paysan-païen c'est-à-dire le paganus, au bourgeois-marchand, va croissant partout dans le monde. Les relations hommes des villes et hommes des campagnes ont toujours été celles d'une guerre de domination. Certains répètent à l'envie des salades comme " La terre, elle, ne ment pas ". L'asservissement de la campagne à la ville, en Occident, avait été marqué par l'émergence d'un homme idéal, le mercanti, enrichi par l'échange, pur intermédiaire et simple comptable usurier. L'idéologie de cet homme idéal était le mercantilisme, la comptabilité domestique érigée en science économique. Ses idées simples avaient favorisé l'industrie d'exportation dans des pays ruraux à 80 % et par là avaient permis de délaisser progressivement l'activité agricole. Le libéralisme des physiocrates avait poursuivi dans la même voie en constatant que la proto-industrialisation et la révolution agraire pouvait enrichir la révolution industrielle. Du mercantilisme au libéralisme, c'est toute l'histoire du développement économique qui resurgit, et à travers

---

<sup>71</sup> Urbs, la ville, a donné urbanité, synonyme longtemps de savoir-vivre. De même que la civis latine, a donné le citoyen, la civilisation et la civilité. Et la polys grecque a donné la politesse. L'histoire des mots de la ville retrace sans aucun doute l'élaboration d'une culture raffinée.

elle, l'histoire du bras de fer entre villes et campagnes. Aujourd'hui encore la figure du paysan fait plus peur à la classe politique que la figure de l'ouvrier, que l'on suppose mieux asservi. En Occident, dans ce processus malgré tout valorisé d'urbanisation, l'exclusion tient une place croissante. C'est un phénomène urbain qui prend place dans un contexte croissant d'insalubrité, de densification, de déclassification des populations. L'Europe (hormis l'Angleterre) ne connaît pas encore de quartier monoethnique à l'américaine. Les ghettos noirs américains sont leaders sur leur créneau : taux de chômage élevé, forte criminalité, absence des services publics et mono-économie de la drogue. Mais peu à peu l'Europe rattrapera son retard, pas de souci.

La société mondiale s'urbanise de plus en plus et donc uniformise ses modes de vie. Simultanément la pouvoir politique se fragmente en une multitude d'Etats souverains et tombe dans l'anomie. En effet depuis un siècle, la forme étatique d'organisation du pouvoir s'est propagée partout dans le monde. Les différentes vagues de création d'Etats sont toutes consécutives aux mouvements de décolonisation. La dernière en date est le démembrement de l'empire soviétique. En 1938: il y avait 60 Etats. En 1995, il y en a 194. Ce mouvement semble aujourd'hui arrêté. Mais il provoque, de par le caractère souverain reconnu à tout Etat, une évidente atomisation de la puissance publique à l'échelle mondiale. Dans des organisations internationales telles que l'ONU ou la Communauté Européenne, les petits Etats (selon des critères de population, de puissance économique, etc) ont le même poids politique et décisionnel que les grands Etats.

La fragmentation politique mondiale en Etats de plus en plus petits est le résultat d'une pratique de domination. Il en fut ainsi de la doctrine diplomatique anglaise de l'équilibre européen, qui suscita tant de guerres en Europe, par les coups d'arrêt successifs à la puissance autrichienne, à la France de Louis XIV à Napoléon, à Bismarck, à Hitler. Les Américains se sont érigés en dignes héritiers de cette doctrine, en l'appliquant à l'échelle mondiale, notamment en Asie (Corée, Vietnam) ou au Moyen Orient (Irak/Iran). Cet équilibre est toujours un équilibre de la menace dans lequel le régulateur favorise, de manière strictement égalitaire, un Etat contre un autre. En tant que champ clos d'affrontements entre Etats, notamment parce qu'aucun d'entre eux n'a jamais été assez puissant pour l'emporter complètement (ni Charlemagne, ni Charles Quint, ni Napoléon, ni Hitler) l'Europe fut la matrice de la guerre civile (guerres de religion, guerre de succession d'Espagne, guerre de Trente Ans, etc), qu'elle exporta ensuite en guerres mondiales.

Cependant après avoir été le centre de la guerre, l'Europe est devenue le centre de la paix (1945-1991). La guerre civile européenne s'est dès lors fragmentée en guerres coloniales, puis post-coloniales en se délocalisant vers le Sud. Avec l'effondrement de la dissuasion nucléaire en Europe, le mouvement Nord-Sud va se renverser Sud-Nord et la guerre civile reprendre pied en Europe: c'est ce qui a commencé en Bosnie. Et c'est ce qui guette la Padanie, la Belgique, l'Irlande, l'Euzkadi, etc.

Il existe une guerre civile mondiale. Elle ne s'est pas encore vraiment structurée, et n'a surtout pas pris forme de bataille. La bataille, en tant que lieu d'affrontements et de violences paroxystiques, ne sera pas la forme-épice de la guerre civile universelle. Il n'y a plus d'Ecole de Guerre pour apprendre à mener ou contrer la guerre civile universelle. Celle-ci se mène sans bataille, par diffusion de la violence en dehors de toute cristallisation spatio-temporelle. Les violences peuvent se structurer en bataille rangée sous la pression de la peur: ghetto de Watts ou Grozny ou Sarajevo. Mais la guerre moderne se mène sans bataille géométrique et sans conquête. La finalité de la guerre est devenue pur massacre et pur pillage. Dans ce cadre d'analyse, des conflits non-traditionnels se surajouteront aux conflits traditionnels: ils porteront sur l'identitaire, sur l'ethnicité ou la religion, ou encore se situeront entre travail salarié raréfié et système de sécurité sociale en déliquescence, entre tenants du

développement économique exponentiel et ceux de la préservation-restauration de la nature ou encore opposeront les partisans de rôles différenciés ou non entre sexes. Les conflits sociaux continueront d'être source de violence. Jusqu'à présent la violence a été limitée à des conflits de marginalité: émeutes raciales, par exemple aux Etats-Unis à Los Angeles, émeutes xénophobes en Allemagne ou émeutes de jeunes dans les banlieues françaises. Mais la guerre civile universelle se développe, elle sort de plus en plus souvent de ses cadres pour apparaître à des endroits inattendus. Elle s'uniformise par et grâce à une médiatisation elle aussi universelle qui lui donne une audience qu'elle n'avait pas auparavant.

Une des principales perversité de la guerre civile réside dans sa manipulation des médias. La guérilla consiste à mettre l'adversaire en contradiction éthique<sup>72</sup>, c'est-à-dire à créer un double-lien entre ses méthodes de répression et son idéologie: par exemple, entre l'usage de la torture par les Français, inventeurs de la Déclaration des Droits de l'Homme, en Algérie. Par exemple l'Intifida. Il y a les remontrances de l'opinion publique internationale, via l'ONU, ou aujourd'hui via Internet, pour ce qui est du Sous-commandant Marcos au Chiapas. C'est partout la même stratégie de la tension, employée par les islamistes en France concernant le voile pour les jeunes filles: semer le doute et la discorde parmi les adversaires.

---

<sup>72</sup> Eric de la Maisonneuve " La violence qui vient " Op. cit.

## Troisième Partie: Nouvelles lignes de force

La liberté, l'enjeu. Ma liberté n'est pas celle qui s'arrête où commence celle de l'autre. La liberté de l'autre est la condition préalable à ma propre liberté: la fraternité, première sur la liberté. Non pas : " Ne fais pas aux autres, etc " mais: " Ne laisse pas faire à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit... "

Les voies à explorer pour refuser l'asservissement de la peur concerne le genre humain tout entier, pas seulement l'Occident. Elles sont nécessairement normatives et morales, mais elles gardent en mémoire un idéal libéral-libertaire. Les quelques voies qui suivent ne sont qu'indicatives, certaines sont pratiques: jeter votre télé par la fenêtre et se méfier des médias, entrer dans l'économie solidaire, refuser la dictature de l'objet, réformer les institutions, d'autres sont bien plus idéalistes: refaire l'unité de soi, contempler et s'extasier, etc.

### Chapitre 7: La mise en scène de la peur molle

Il n'y a pas d'autre pensée unique, que celle qui prétend critiquer la soi-disant pensée unique. Il y a en revanche une pensée molle, des idées sans tête d'un monstre à mille têtes, qui n'est autre que le Léviathan. La guerre n'est pas le fruit de quelques esprits dérangés. Elle est l'avorton de ce monstre et la peur molle est sa frangine.

L'imaginaire de la peur molle est notre dernier imaginaire, toute autre poésie a disparu à la trappe de la publicité. La peur est figurée, mise-en-scène et en images, médiatisée. La peur est soumise à un filtre déformant, amplificateur et réducteur, c'est comme un gros-plan sur écran géant d'une tête Jivaro. Le groupe est producteur de ses images, liées à un contexte historique, social et culturel. Les machines à produire de la peur sont multiples: on y compte l'Etat, l'Entreprise, les Eglises, ceci à travers leurs luttes de pouvoir c'est-à-dire d'asservissement. La peur est la plupart du temps imaginaire et n'est phénomène émergent à la conscience que dans l'urgence.

Dans cette mise en scène de la peur molle, il existe une perversion des distances, proximité du lointain et éloignement du proche, tandis que l'unique réalité appartient à ce qui est médiatisé, et que le reste n'existe pas. Mais tous ces maux-mots sont connus, ce sont ceux des médias contemporains. La mise-en-scène de la peur utilise toujours les mêmes vieux procédés d'intimidation et de provocation, de propagande et de désinformation: la tragédie de Timisoara, dont le nom apparaissait en haut à droite de toutes les cartes d'ex-Yougoslavie, n'a malheureusement servi à rien.

Je citais en introduction le souvenir d'une roquette musulmane tombée sur l'orphelinat musulman de Mostar Est: c'était une certitude, des faits avérés. En revanche l'affaire de l'obus tombé sur le marché Markale de Sarajevo restera certainement sans réponse. Ce qui est troublant est qu'il fallait absolument des victimes au gouvernement bosniaque, à ce moment-là, pour internationaliser véritablement le conflit. Ceci n'est qu'un constat de la manipulation à laquelle tout pouvoir dans son cynisme le plus absolu est prêt à se livrer. C'est dit dans un moment de doute intense et sans esprit polémique.

### Les médias et l'art de l'envoûtement

La télévision est la première institution, depuis l'Eglise au Moyen-Age, à parvenir à mobiliser autant de personnes, simultanément, aussi longtemps (24 heures par semaine en moyenne) et surtout aussi passivement. Surtout ne pas croire que l'interactivité des ordinateurs va résoudre

le problème. L'interactivité permet de seulement sélectionner le programme de son décervelage, non d'être acteur de sa culture.

La télévision génère de la peur et simultanément vaccine contre celle-ci: c'est comme un phénomène de mithridatisation à la souffrance humaine aperçue à travers l'écran. Mais l'Histoire est nécessairement tragique. Pour tous, pas seulement pour les autres, ceux derrière l'écran.

L'instantanéité liée aux médias est proprement hallucinante. Si le Pape se casse la figure dans sa baignoire, on le sait seulement quelques minutes plus tard. Si votre voisine se tue dans l'escalier de votre immeuble, vous pouvez ne le savoir que trois jours après. La télévision est un média de l'instant: plus c'est loin, plus c'est immédiat, plus c'est émotif, et donc larmoyant, plus l'audimat est bon. Cette recherche de l'exotique instantané et obscène est permanente. La démocratie a perdu tout sens critique vis-à-vis de l'image. Précipitation et non-réflexion sont symptomatiques de cette érosion du sens.

La télévision reconstruit le réel. Le poète l'a bien remarqué dont c'est le fonds de commerce. Mais il ne se leurre pas d'une pseudo-neutralité, ainsi que le font tant de pisse-scoups. Le réel est reconstruit par la télévision selon des catégories mentales immuables (choix des plans, sélection des événements, entretiens) dont l'une d'elles est la peur. Ces catégories ne sont bien sûr que le reflet des fantasmes et des obsessions d'un groupe social donné à une époque donnée.

La télévision est également un média simplificateur du réel: une demi-heure de journal télévisé correspond en nombre de mots à une page d'un journal de presse écrite. La télévision doit donc choisir ses sujets, c'est-à-dire censurer. Il y a une quinzaine de sujets abordés par un journal télévisé contre environ une centaine dans un journal de la presse écrite. La démocratie médiatique souffre de cette simplification.

Le faux et l'usage du faux a de tout temps été: le Saint Suaire et le culte des reliques, la Donation de Constantin, la dépêche d'Elms, le Protocole des Sages de Sion. Timisoara ou la guerre du Golfe<sup>73</sup> ne sont qu'une actualisation de cette politique de déguisement de la vérité. Il n'y a pas une vérité, mais plusieurs points de vue véridiques et honnêtes sur les mêmes événements. Souvent n'est retenu par l'Histoire que le point de vue du plus fort.

Les relations entre médias et politique sont de plus en plus incestueuses. Il n'y a certes pas de démocratie sans médias, bien qu'il y ait de plus en plus de médias sans démocratie. Une minorité fabrique l'opinion publique. Qu'une majorité croit faire sienne librement. Notamment à travers le suffrage universel<sup>74</sup>. La pseudo-loi de la majorité n'est en réalité que la loi du nombre, c'est-à-dire la force brute du plus grand nombre. Et pour fabriquer cette opinion, les appareils médiatiques sont les plus puissants.

Mais est-il normal en France que la télévision soit entre les mains d'entrepreneurs de travaux publics ou de distribution d'eau qui vivent plus que bien des marchés publics et qui négocient avec les politiciens qui les font vivre, leur passage à l'antenne devant leur assurer certaines facilités médiatiques dans la course à l'élection: il y a comme une confusion des genres et du trafic d'influences dans l'air.

Il existe d'autres choix pour la télévision que ceux qui sont faits actuellement: il faudrait rechercher la mise en perspective historique et la continuité des thèmes, rechercher la

---

<sup>73</sup> Dans la guerre du Golfe, le rapport des pertes humaines fut de 200 hommes pour les Alliés et d'environ 200 000 hommes pour l'Irak. Plus encore si l'on compte les pertes en vies humaines au Kurdistan, ou par la famine, ou par l'absence de médicaments consécutives à l'embargo. L'Irak qui avait été cyniquement sur-armé par l'Occident pour faire face à l'Iran intégriste, a tout aussi cyniquement été rayé de la carte, après avoir mordu à l'appât koweïtien. Tout ne fut qu'une vaste manipulation médiatique américaine.

<sup>74</sup> Le paradoxe de Condorcet suffit d'ordinaire a dégoûté tout esprit rationnel de participer à une élection. C'est certainement pour cela qu'il n'est enseigné ni au lycée, ni dans les grandes écoles.

spécialité parmi ceux-ci, ainsi que la diversité et le pluralisme des intervenants. C'est une exigence culturelle à laquelle la télévision doit faire face. C'est éduquer les citoyens à critiquer l'image comme ils sont éduqués à lire un texte, non les abrutir. C'est développer conjointement l'écrit et l'image par le multimédia, et ne plus séparer l'un et l'autre en les opposant.

## Une naïve catharsis d'intériorisation

Le contrôle social, en tant que conditionnement pavlovien des comportements, peut-il obtenir d'un humain le dégoût physique de la violence? Cela revient à réduire l'humain à une "Orange Mécanique" c'est-à-dire à une anomalie naturelle. Que deviendrait-il ainsi désarmé et décervelé face à la violence sociale? Une victime, tout simplement. C'est ce que nous dit le livre d'Anthony Burgess<sup>75</sup>. Alors plutôt que de gouverner des êtres frustrés et à la violence refoulée, le pouvoir politique utilise la peur comme mécanique de surveillance intime. Le seul fait qui nous empêche de voir la peur comme principal instrument de contrôle social en démocratie libérale, c'est la langue de bois du consensus heureux, le conformisme bien-pensant, la mesquinerie égoïste du "ça n'arrive qu'aux autres".

Mais il y a un effacement de plus en plus accentué du sens. La création artistique est mercantilisée et la conscience est passée par pertes et profits. L'oppression de la séduction, l'oppression meurtrière douce, l'oppression taxe les rêves et les désirs par la TVA, et subjugué ses victimes à coup de télé-matraques ludiques. L'anesthésie sera pourtant sans réveil; l'aliénation, celle qui rend l'individu étranger à lui-même, fait de chacun un être qui cesse d'être le sujet de ses actes et de ses pensées: acquiescement et abandon totaux à la sujétion. Toute velléité de résistance est recyclée (le terrorisme libertaire n'a jamais fait aussi bon ménage qu'avec l'idéologie où l'absence de morale est l'unique éthique, à savoir la non-pensée mercantile).

L'esclave, esclave de ses passions, esclave de sa peur, se doit d'asservir la femme à son plaisir, l'enfant à son narcissisme, les chômeurs et les crève-misères à leur oisiveté. De là vient la grande démagogie de la publicité.

L'empire de la marchandise régenté l'apparent (l'extérieur des choses) et le dedans (l'intérieur des consciences). Il doit vider celle-ci, décerveler le consommateur-producteur et le rendre docile. L'appétence est une nécessité vitale au commerce d'où les débordements sexuels, les crimes par allégresse, les guerres pour conquérir les marchés, l'engraissement hypnotique des foules, la dépendance des opiomanes décervelés, trépanés de tout sens critique. Leur seul maître est ce que leur disent leurs baigneurs. Il y a un immense lessivage des têtes par avilissement des songes et effacement de la poésie. C'est une cautérisation sociale permanente, une prophylaxie sociale par la persécution douce, une tentative inaboutie et vaine pour apaiser la douleur d'être.

Le ludisme gouverne les esprits, il n'y a rien là de plus politiquement correct. Il faut tarir la culture de tout sens et le remplacer par la sensation pour garantir au marché des consommateurs dociles. Le progrès était tyrannique mais il était encore de notre époque; désormais la tyrannie est futuriste, cinématographiquement lyophilisée. L'absence de sens d'un cinéma régressif, redevenu art de faire, au-delà des stéréotypes (sourire et sexe) des trucages (images virtuelles, morphingue) et des poncifs (extra-terrestres, supériorité de la

---

<sup>75</sup> "Notre sujet est poussé au bien par, tel est le paradoxe, ses impulsions au mal." ainsi que le dit le Dr Brodsky, promoteur de la méthode Ludovico "Il n'a vraiment pas le choix, n'est-ce pas? L'égoïsme, la peur de la douleur physique, l'ont conduit à cet acte grotesque d'abaissement de soi (...) S'il cesse d'être malfaisant, il cesse également d'être une créature capable de choix moral".

machine) signe la soumission joyeuse de l'intelligence humaine aux tyrans du sexe, de l'argent et de la violence.

Le contrat social imaginé par Jean-Jacques Rousseau n'a jamais été explicite et n'a même jamais été traduit dans une quelconque constitution ou loi. Le seul véritable contrat social sur lequel repose la démocratie libérale, c'est la recherche du plus grand bien-être, c'est-à-dire de la plus grande jouissance possible. La contrainte sur les corps permet le cannibalisme médical, le proxénétisme de masse, l'obsession de la sécurité. La contrainte sur les corps est le stade concomitant à la contrainte sur les esprits. Mais le principe de jouissance a définitivement mécanisé l'homme à l'intérieur du cadre social de la démocratie libérale.

Car la machine-ordinateur<sup>76</sup> est considérée comme la dernière apparition divine. La technique est perçue comme la voie de rédemption de l'humanité, un idéal à atteindre. Recréer l'homme dans la machine, afin de substituer la machine partout où il y a l'homme. Ou associer intimement homme et machine pour faire de celle-ci une complète prothèse à celui-là. Le béhaviorisme voulait un monde où les gens soient automatiquement -comme des machines-bons, réalisant en cela le présupposé cartésien selon lequel l'homme est une machine. Un tel idéal social ouvre la porte à toutes les dictatures, du Meilleur des Mondes à l'Eglise de Scientologie. Les hommes modernes vivent tels des automates, c'est-à-dire des machines asservies. Seuls la poésie et l'imaginaire pourraient les libérer de cette servo-mécanique. Mais en veulent-ils encore?

## **Chapitre 8: D'une pseudo-crise à une mutation vraie**

Crise vient du verbe *krisein*, signifiant décider. Le mot grec a donné: discrimination, critique. Etymologiquement, la crise juge et partage les lignes de force et les trajectoires. Une crise est donc un carrefour, une branche dans un arbre de décisions. Cependant le choix politique est de moins en moins une décision, car l'action politique est de plus en plus aveugle<sup>77</sup> et l'homme politique connaît de moins en moins les résultats de son action (ce qui par ailleurs ne l'aide pas vraiment à agir de manière responsable...). La crise est une décision dans l'incertitude. La crise n'est pas une rupture d'équilibre, avant de trouver un nouveau point d'équilibre, car il n'y a plus d'équilibre nulle part. Il faut se faire funambule<sup>78</sup>.

### **Crise de la légalité, mutation de la légitimité**

L'Etat, selon la définition de Max Weber, serait détenteur de la violence légitime. Mais n'est-il pas plutôt seulement détenteur de la violence légale, qui ne serait que très épisodiquement légitime? La crise du lien social n'est que la crise de la légitimité de l'Etat, que cette légitimité soit assise sur la redistribution sociale des richesses ou sur de traditionnelles fonctions régaliennes. L'urgence à réformer l'Etat, c'est l'urgence à refonder sa légitimité, pour restaurer le déficit du lien social.

L'Etat doit redevenir d'urgence redistributif: de 1980 à 1995, le PNB français a crû de 30%, malgré la crise. Les retraites sur la même période, de 4%, le revenu des actifs de 0,5%: le partage des richesses produites n'a pas profité au travail, ni au social. En outre tous les emplois dont la productivité est trop basse, ne sont pas créés. Le tiers-secteur, surtout à

---

<sup>76</sup> Le mot lui-même n'est-il pas d'origine religieuse: l'ordinateur est le computeur ultime, le grand administrateur du registre des péchés humains?

<sup>77</sup> Se reporter aux entretiens Bush-Gorby-Thatcher-Mitterand à propos de l'effondrement du mur parus dans *Courrier International* n°283

<sup>78</sup> A la manière du philosophe dans " Ainsi parlait Zarathoustra " de Friedrich Nietzsche.

orientation sociale (associations caritatives, mutuelles, etc), est le premier pénalisé par ce phénomène. L'enrichissement de la Nation a profité à des capitaux qui ne sont plus nationaux depuis belle lurette, mais qui tournent tout autour de la planète en quête d'une rentabilité financière<sup>79</sup>.

Mais bien qu'à l'affaiblissement des Etats faisant bien sûr le lit des conflits, correspondent des mouvements de rétro-action, à travers des tentatives de réforme de ces Etats, ces mouvements ne font souvent que renforcer l'affaiblissement en rendant plus évidente encore l'impuissance de ces Etats à résoudre le problème de fond, à savoir la crise de leur légitimité. La légitimité de l'Etat fut religieuse avant d'être économique. Elle s'incarnait dans un Prince et sa vertu<sup>80</sup>. Elle ne parvient plus qu'à grand peine à s'incarner aujourd'hui dans une administration et dans une fonction redistributive de richesses.

Les gouvernements trépassent, quand les grands crocodiles de la technocratie passent. Tapis dans leurs marigots ministériels, ils ont si peu d'imagination qu'ils proposent et imposent toujours les mêmes vieilles billevesées libérales qui n'ont jamais fait la preuve de leur efficacité aux pauvres politiciens en transhumance ministérielle.

L'opresseur technocratique se pose toujours en protecteur de l'administré-justiciable-usager-client. Le proxénète et le racketteur protègent leurs victimes comme l'Etat mystifie ses citoyens. L'Etat à travers certains de ses monopoles, EDF, SNCF, La Poste, Télécoms, s'assure des sur-bénéfices au détriment de la collectivité. Comment pourrait-on ensuite empêcher Générale des Eaux, les grandes banques (BNP, Crédit Agricole ou Crédit Lyonnais) et les assurances de s'entendre entre elles pour mieux saigner la bête? La corruption de l'Etat est le point culminant du culte de l'argent. Par exemple, à quoi sert au législateur d'étendre le délit de blanchiment de l'argent aux fonds issus de " la délinquance économique organisée " lorsque simultanément les obligations de transparence des marchés publics inférieurs à sept cent mille francs sont allégés? Pour financer une campagne électorale, le plus petit élu de province n'a qu'à pratiquer le saucissonnage de ses marchés. Trop de lois tue la loi. Et tout contrôle par la même occasion.

La légitimité de la libre entreprise? Le commerce mondial est infesté par l'hypocrisie des nantis. Comment certaines marques de luxe peuvent-elles chasser la contrefaçon dans les pays du Tiers Monde lorsque leurs produits sont fabriqués dans ces mêmes pays et seulement étiquetés (d'un crocodile ou d'un double C) en France. Il faut se souvenir que c'est Monsieur de Colbert, le mercantilisme triomphant, qui en France favorisa l'industrie du luxe. Et constater que le colbertisme constitue le combat d'arrière garde de la légitimité étatique.

Dans ce contexte d'un Etat de plus en plus illégitime, d'un pouvoir de plus en plus impuissant à réguler l'économie et d'une doctrine de gouvernement qui n'arrive plus à déguiser l'égoïsme de quelque-uns et la disparition de toute volonté redistributive de ses élites, est-il vraiment étonnant qu'en 1986, il y ait eu 35 députés Front National à l'Assemblée Nationale. Le fascisme est soluble dans la magouille et le suffrage universel, il est en cela démo-compatible. Lorsqu'en 1988, l'on est revenu à un mode de scrutin imposant silence à ces gens-là, la classe politique dominante a pris le risque de créer un magnifique et gigantesque refoulé, c'est-à-dire un non-dit susceptible un jour d'exploser violemment, d'être

---

<sup>79</sup> Il y aurait plus de 1000 milliards de dollars faisant ainsi le tour du monde sur une période de 24 heures. Le plus inquiétant n'est pas tant ce volume fantastique de titres et de documents électroniques (qui représente l'équivalent de la dette permanente des Etats-Unis) mais bien plutôt que seulement 10 % de ce montant correspond à des échanges de biens matériels. Tout le reste n'est que grands vents financiers! Oui, et malheureusement c'est le vent qui fait tourner les moulins...

<sup>80</sup> C'est la Renaissance italienne, Guichardini et Machiavel, qui extrayèrent Dieu du politique. Avant eux le Prince obéissait au: *Reddite Caesaris quae sunt Caesaris et Dei Deo*, qui signifiait en fait, non une quelconque séparation de l'Eglise et de l'Etat, mais plutôt que tout est à Dieu: *Omnis potestas a Deo*.

exhibé, libéré<sup>81</sup>? Mais à l'opposé, accepter qu'il y ait un seul élu Front National c'est accepter que ce parti ait une légitimité... Un jour ou l'autre, la société française fera une de ces névroses fascistes dont elle a l'habitude (Boulangier, de la Rocque, etc), malgré la thérapie de groupe que seraient des élections nationales, c'est-à-dire présidentielles ou législatives, réellement représentatives.

Le débat assimilation/intégration porte sur l'idée d'une Nation française que doivent rejoindre ceux qui vivent sur le sol de France (jus solis). Au lieu de s'identifier à une seule ethnie (sur le modèle allemand du jus sanguinis) l'Etat en France tente de toutes les transcender en les englobant dans la Nation. Certaines se démarquent de cette attitude en plaidant des aménagements à cette intégration égalitaire et laïque, qui n'a jamais véritablement fonctionné historiquement c'est-à-dire qu'elle est restée de l'ordre de l'idéal à atteindre.<sup>82</sup>

## **Sens et puissance, la crise du pouvoir**

Il y a une vaste imposture qu'il faut dénoncer: les grandes Nations, au premier rang desquelles les Etats-Unis et les Européens, sont de plus en plus puissantes militairement et sont de moins en moins fortes moralement. Il y a un évident divorce de la puissance et de la force, par absence d'une doctrine commune d'usage de cette force, hormis quelques cas exceptionnels tels que la guerre contre l'Irak. La puissance seule d'un Etat ne crée plus de légitimité propre. La puissance doit désormais se faire homologuer par un ordre moral supérieur à l'Etat (O.T.A.N, O.N.U, etc.). Encore cette puissance ne s'exerce-t-elle que pour faire valoir une morale de boutiquier, par exemple la sauvegarde des approvisionnements occidentaux en pétrole. Entre temps, certaines zones de la planète redeviennent terrae incognitae, où règne en permanence la loi du plus fort permanente.

En outre le pouvoir économique mondial s'est mis au service de la finance, alors que l'inverse était encore la règle il y a quelques années. La finance privilégie la liquidité et décourage absolument l'investissement long terme, le seul qui soit créateur d'emplois. La finance a peur de la croissance, souvent inflationniste. Elle lui préfère la spéculation. De plus elle oriente ses ressources vers les pays émergents représentant un bon risque, les déficits publics forcément solvables ou les très grandes entreprises ignorantes du coût social de leurs décisions économiques. L'argent est devenu rare et cher et il ne va plus à la croissance ou à la production de richesses, mais au profit immédiat et à la spéculation. Le monde n'est plus fait que de rentiers qui spéculent sur les marchés internationaux et les assistés qui eux n'ont pas accès ou ne sont pas aptes à jouer sur ces marchés. Entre ces deux extrêmes, il existait des classes moyennes dont il faut bien se dire aujourd'hui qu'elles sont progressivement menacées de disparition. Mais on trouve bien encore quelques Eurooptimistes pour croire que l'économie<sup>83</sup> ou le juridique, en tant que facteurs d'intégration supra-étatiques, sont des facteurs d'ordre. Illusion absolue. Ils sont d'abord facteurs de complexité et comme tels puissamment chaotiques et inévitablement catastrophiques.

La crise de l'Etat vient de la perte de son monopole d'action sur les mouvements de capitaux et du diktat économique des multinationales. Une des réformes primordiales du pouvoir politique serait de restaurer l'Etat dans son rôle de régulateur économique, par exemple en

---

<sup>81</sup> Mais les régionales de 1998, si elles marquent le début de la fin de la droite pseudo-républicaine, révèlent surtout la persistance du problème. Sans pour autant avoir permis de toucher le fond de la névrose.

<sup>82</sup> Ce sont les tenants français du communautarisme, vaste bouffonnerie d'origine anglo-saxonne.

<sup>83</sup> Mais qui croit encore vraiment qu'il suffit aux Européens d'utiliser la même monnaie pour qu'ils partagent les mêmes valeurs. Le réductionnisme du politique à l'économique va jusqu'à la confusion entre valeurs morales et valeurs monétaires!

l'autorisant de taxer la hot-moné. Au lieu de quoi, certains organismes internationaux, tel que l'OCDE et son traité A.M.I, visent au contraire à l'affaiblir plus encore.

## **L'atomisation sociale**

La prospérité libérale est la source de l'asservissement à un bonheur factice.: Les appareils de soumission (ordinateurs, télévisions, voitures) exercent leur dictature d'objets de consommation. Simultanément les tromperies de la démocratie libérale sont de plus en plus apparentes: quelle représentation et quelle délégation du pouvoir ont véritablement cours? N'est-ce pas l'illusion égalitaire qui domine l'école, l'entreprise, l'administration? Contrat social, pacte républicain, union nationale: autant de termes pour la même entourloupe consensualiste et démocratique. La démocratie est devenue elle-même objet de consommation: non seulement certains publicitaires vendent du président de la république comme de la savonnette, mais le plus formidable est que les citoyens en achètent.

Les nouvelles technologies vont-elles nous sortir de la crise, non seulement crise économique mais aussi crise morale? L'économie est de moins en moins basée sur des ressources matérielles (terre, machines, etc) et de plus en plus sur des ressources immatérielles (connaissances, informations notamment financières, etc). L'information (bien immatériel par excellence) se créant par l'usage, le pouvoir se déplacerait du producteur vers le consommateur<sup>84</sup>: cette information consommée n'a aucune valeur ajoutée. La seule information valorisable sera toujours détenue par les entreprises (brevets, cours, etc) et par quelques acteurs publics (situations militaro-industrielle, déplacements, etc). Mais rien de tout ceci ne sera accessible sans coût.

Les nouvelles technologies vont seulement accélérer le déclin des pouvoirs, économique et militaire, qui ne survivront qu'encore un peu à leur impuissance. Le Prince moderne dirige déjà en temps réel (abolition du temps et unification de l'espace) un assaut militaire. De même que la hot-moné circule en temps réel tout autour de la planète: c'est l'introduction de l'électronique qui permet le déchaînement de ces pouvoirs gigantesques, tant économique que militaire. Et sa dématérialisation autorise tous les abus: il n'y a plus de loi ou de barrière internationale pour ces mouvements.

Les machines modernes collaborent anonymement sans nécessité de partager leurs destins, agissent sans aimer ou haïr, s'assemblent en vastes réseaux transnationaux sans se connaître. En revanche, seule la nécessité vitale suscite l'association humaine, seuls l'amour ou la haine peuvent engendrer l'action efficace, seule la curiosité de connaître entraîne la concentration des individus et seul l'étonnement, depuis Aristote, suscite la réflexion philosophique. Plus l'homme s'individualise, plus il devient autiste. Plus il se rapproche de la machine, plus il se mécanise; il est erroné de croire que c'est la machine, par de pseudo-langages et une soi-disant intelligence artificielle, qui se rapproche de l'homme: c'est l'homme qui se rapproche de la machine.

Comment vont évoluer le chômage, et surtout la perception du chômage? La lettre de licenciement a remplacé la lettre de cachet, c'est l'arbitraire du marché faisant suite à l'arbitraire du Prince. Le Marché est devenu la puissance tutélaire, pour tous les orphelins de père (l'Etat) et de mère (l'Entreprise) donc de fait puissance fatale et providentielle. Le marché, c'est l'exploitation sans loi (mais pas hors la loi) des plus faibles, c'est l'incroyable asservissement dans lequel même les plus faibles, lorsqu'ils sont totalement laminés en SDF, s'y retrouvent parce qu'assistés.

---

<sup>84</sup> Se reporter aux ouvrages d'Alvin Toffler. Consommer est une démarche nécessairement passive. Le consommateur ne peut que dire oui ou non, mais en aucun cas être actif dans le processus, et créer de la richesse: où est son pouvoir?

Le chômage est seulement perçu comme un temps inutile socialement. C'est soit un temps de non-travail réparti inégalement entre individus, c'est-à-dire un temps stérilisé; soit un temps disponible pour des activités sociales non reconnues, socialement et économiquement. Ce type d'activités est décelable dans les tâches confiées aux individus en activité d'insertion (du type CES) et qui l'étaient auparavant à des sociétés de service (rarement) ou à des associations: il s'agit de travaux d'amélioration du paysage urbain, de nettoyage, voire d'assistance basique dans les transports en commun, par exemple. Tout type d'activité marchande à très faible rentabilité, mais à forte utilité sociale.

Pendant ce temps tous les reportages télévisés sur les banlieues parlent de toxicomanie, de violence, de prostitution, mais jamais de solidarité, d'entraide, de joies partagées. En associant précarité et pauvreté aux phénomènes de chômage, de racket, et autres malheurs urbains, sans attribuer les liens de causalités et donc un début d'explication sociologique, les médias entretiennent une image fautive de la misère. Enfants de la haine, jetez donc des pierres aux journalistes qui viennent filmer dans vos banlieues: votre malheur, c'est aussi eux! C'est à cause d'eux que la misère est perçue comme pathologique, non comme un fait social normal dans une société inégalitaire!

Le monde est face à l'absolutisation d'une pensée, le libéralisme<sup>85</sup>, portée jusqu'à l'incandescence d'une passion aveugle, en vue d'une conformisation totale des esprits: les intérêts économiques sont redoutables lorsqu'ils tombent aux mains d'une conviction d'absolu, aussi gigantesque et démesurée que la poursuite du bonheur<sup>86</sup>.

## **Chapitre 9: Le nécessaire refus d'obéissance**

La rupture avec la " société de rentiers doublée d'une société d'assistés<sup>87</sup> " dans laquelle nous nous enfonçons, que nous renforçons un peu plus chaque jour, ne peut se faire que sur un mode épistémologique. Il faut ce moment de lumière, cet éclair, qui nous montre, comme à Christophe Colomb, la façon faire tenir droit l'oeuf frais pondu. Ce n'est qu'après que l'on peut partir à la découverte des Amériques ou engager les réformes.

### **Solidarité contre libéralisme: libre gamberge!**

Réfléchir sur le non-travail: il faut remplacer le chômage en tant qu'inactivité forcée, accessoirement gâchis économique et social, par l'oisiveté, qui une inactivité acceptée, voulue, non-pénalisante ni socialement ni économiquement. Ce retournement de la valeur " travail " en valeur " repos " ne peut se faire qu'au travers de la mise en place d'un revenu universel de subsistance.

Repenser le capital: l'asservissement à l'argent naît lorsque celui-ci remplace toute religion, quand il n'y a plus de citoyens ou des personnes, mais seulement des clients et des prospects, des producteurs et des consommateurs, des usagers et des services publics. Remplacer partout où cela est possible l'argent par des unités de troc, du type Système d'Echanges Locaux. Rendre à l'argent sa fonction d'échange, hors la plus petite spéculation: les seuls revenus boursiers aujourd'hui ne sont plus des dividendes distribués mais des plus-values faites sur des achats-reventes de titres.

---

<sup>85</sup> " Il n'y a pas de pire sort que l'exploitation capitaliste, si ce n'est le fait de n'avoir jamais été exploité " Mrs Joan Robinson, citée par Kenneth Galbraith. La pensée libérale aime les paradoxes. Pendant ce temps les Yanomamis et les Boshimans remercient Wall Street de leur avoir fait découvrir le capitalisme

<sup>86</sup> " The pursuit of happiness " est explicitement cité dans le Préambule de la Constitution américaine

<sup>87</sup> René Lenoir " Les exclus " (1974) Seuil éd.

Il est légitime aujourd'hui de s'interroger sur la neutralité morale de l'économique, et sur l'éthique du profit. Le monde économique n'est ni immoral, ni amoral, il n'a qu'une morale d'efficacité, de maximisation du profit et de minimisation des pertes. Le profit est le seul indicateur de succès et d'efficacité de l'entité productrice de biens ou de services marchands. Le profit est maximisé lorsque les ressources, y compris le travail salarié, sont bien gérées, ou exploitées. Le profit peut être court si la qualité du produit ou le respect des hommes ne sont pas les priorités. Le profit peut être long en cas contraire si par exemple la recherche scientifique est privilégiée. Selon la concurrence il sera monopolistique ou non. S'il est monopolistique il n'est plus que la preuve d'un rapport de forces purement physique de domination. Le profit est aussi une ressource distribuable et partageable. Aux clients, pour les entreprises coopératives, aux salariés par la participation, aux actionnaires, ce qui est de moins en moins souvent le cas (l'actionnaire ne pouvant espérer qu'une plus-value du titre dans le meilleur des cas...) Le fond du problème est un problème de répartition du sur-profit, valeur ajoutée ou plus value, selon votre point de vue.

Imaginer différemment l'échange, notamment l'échange international, comme un don/contre-don et pas comme une appropriation sauvage. Ne pas refuser la mondialisation: alors que 3%<sup>88</sup> seulement des richesses produites par les pays riches font l'objet d'échanges avec le Tiers Monde, il y a cette peur que les délocalisations et la concurrence d'une main d'oeuvre à bas prix (notamment les enfants) ne fassent basculer les sociétés occidentales dans la régression. Cette peur est absurde: le capitalisme est certes en mutation interne, tant techniquement que financièrement. En particulier sous l'action des technologies de l'information, avec leurs conséquences sur les savoirs et les savoir-faire. Mais la mondialisation est un faux problème. Le vrai problème est celui de la précarisation de l'emploi qui touche tous les secteurs, y compris les moins exposés à la concurrence internationale comme le secteur public.

Repenser les doctrines: le capitalisme dernier système social survivant à l'échelle mondiale est désormais seul responsable de l'avenir du monde. Contrairement à tous les systèmes économiques ou politiques qui l'ont précédé, l'économie est autonome c'est-à-dire ne s'articule ni au religieux, ni à l'Etat, ni au militaire (ou seulement de manière marginale ou en tendant à les dominer) ce qui fait de l'économie la sphère de pouvoir dominante, c'est-à-dire celle d'où viendra la catastrophe.

Mais ce capitalisme libéral, comme le socialisme qui vient de s'effondrer, mène à l'impasse (sur-exploitation de ressources non-renouvelables notamment énergétiques, stérilisation des forces productives par sur-manipulation financière, ruptures culturelles et principalement religieuses, etc) et donc mène à une régénération violente. Nous voyons un Tiers-Monde asservi auquel nos recettes libérales frustrées ont été appliquées cyniquement au plus grand profit des pays riches, sans autre succès qu'un sur-endettement, sur-exploitation, sur-approvisionnement. Et donc il se préparerait un exode vers la richesse, l'occupation violente de territoires riches et de nouvelles bastilles mondiales

Ce que voudraient nous faire gober les libéraux c'est que le capitalisme, par sa propension à se diffuser par hiérarchisation (centre/périphérie) et par conglomération de formes (archaïques/modernes) d'exploitation, sans nécessairement en passer par la violence institutionnelle (liberté des échanges, spécialisation sur le modèle d'Adam Smith, clause de la nation la plus favorisée) que donc le capitalisme est le seul à pouvoir réconcilier entreprise individuelle (le petit cireur de chaussures des rues de Bombay ou de Mexico) avec la firme monopolistique (Mégalo Bill, et son OS de crotte) à travers une même idéologie et un même fondement théorique, à savoir un système parfaitement auto-régulé pour le bien-être du plus

---

<sup>88</sup> Daniel Cohen " Pauvreté des nations, richesses du monde "

grand nombre, mais bien sûr pas nécessairement de tous, le système le mieux adapté et le plus adaptatif, en un mot: le meilleur à l'exception de tous les autres. L'anti-modèle soviétique ou socialiste, en tant que système sur-militarisé, dictatorial et anti-démocratique, refusant la monnaie et prônant le troc, est à l'image de Sparte, tandis que les Etats Unis seraient à celle d'Athènes. Au même titre que Sparte, l'URSS est un vieux dinosaure qui mérite juste d'être rejeté aux poubelles de l'Histoire. Mais bientôt le modèle de Papy Ford aussi!

Rêver d'une autre éthique: la liberté d'entreprendre peut-elle justifier les abus de biens sociaux -car c'est bien l'argument entendu lorsqu'un patron est jeté en prison- l'efficacité économique et la mondialisation excusent-elles les licenciements massifs? La vérité est qu'à l'éthique s'est substituée le cynisme de quelques tricheurs qui croient que le citoyen n'est qu'un client versatile et pusillanime. Le mépris paie.

L'analyse économique a depuis longtemps évacué le sens (c'est-à-dire jeté le bébé avec l'eau du bain...) puisqu'elle met sur un même plan prédation et exploitation, valorisation et criminalisation, en théorisant par exemple sur " l'économie de la drogue " dans les banlieues, ou sur " l'économie de guerre ". En mettant sur un même plan comptable des faits de sens différents, à la fois sens économique et sens éthique.

Repenser la solidarité sociale. Apprendre la solidarité de l'Afrique, refuser l'escalade matérialiste ou l'exigence de consommation: recycler, s'insérer, s'entraider, conserver les traditions locales. et enrichir ces valeurs comportementales de la modernité apprivoisée, repensée, digérée. Le plus sûr indice de pauvreté devrait être les ventes de boîtes de pâtés pour chien ou de corned bif, et non pas les taux de croissance ou autres indices P.N.U.D. La qualité de vie ne rentre dans aucun indice. Donner à ceux qui ont faim, donner aux réfugiés, et oublier de nourrir son Tamagoshi. Un rien de décence, quoi...

## **Feu sur les états majors!**

La démocratie n'est plus le moins mauvais des régimes, selon l'expression de Winston Churchill: les caractéristiques d'une démocratie libérale devraient être une constitution autorisant le contrôle de constitutionnalité de toute norme par tout citoyen devant tout tribunal (exception d'inconstitutionnalité), un suffrage universel direct informé par une presse pluraliste, des pouvoirs séparés et un Etat séparé des sectes et des églises, des médias et des organisations partisans ou syndicales, une économie qui ne soit pas aux mains de l'Etat et un pouvoir économique qui ne contrôle pas l'Etat, la garantie des droits et des libertés.

Le consentement à être gouverné émanant du corps social est indispensable, même aux pires dictatures. Hitler a bien été élu de manière démocratique par une majorité d'Allemands et il ne faut pas sur-évaluer la manipulation de l'incendie du Reichstag. Même si ce consentement est volatile.

La démocratie, vis-à-vis de cette problématique fondamentale du consentement, notamment du consentement à l'impôt qui semble bien mal en point en France aujourd'hui, est certainement le meilleur régime puisqu'elle entretient cette illusion qu'est la loi de la majorité. La démocratie française avait ses rituels qui la préservaient des chicanes partisans, notamment des espaces critiques délibératifs et des procédures de sélections électives, qui la protègent de plus en plus mal de l'hybris. De nos jours les instances politiques exécutives se sont hypertrophiées tandis que les assemblées délibérantes cessaient de traiter les véritables problèmes. Ceux-ci leur ont échappés au profit d'une technocratie qui prend la forme de commissions (CNIL) de comités (Comité National d'Ethique) ou de conseils (Conseil Supérieur de l'Audiovisuel): autant d'instances qui font écran entre le citoyen et le pouvoir de décision.

La professionnalisation des hommes politiques a accru, du fait du cumul des mandats, le coût des campagnes électorales de façon inversement proportionnelle à leur qualification. La seule raison du cumul des mandats est de mieux -c'est-à-dire plus- gagner sa croûte. Autre absurdité du cumul des mandats: un ministre de l'Intérieur ou un premier ministre, qui serait également maire, aurait en tant que ministre, le préfet pour subordonné, et en tant que maire, le même préfet pour contrôleur de la légalité de ses actes.

Les dangers montent des instances démocratiques elles-mêmes. Ce qui a constitué et fortifié l'Etat moderne -la Nation- aujourd'hui est en passe de le menacer directement par quête identitaire du nationalisme et son intégrisme afférent. C'est lui-même, l'Etat, qui pourrait, par une contre-politique de fédéralisation, réduire les causes profondes de ces nationalismes-régionalismes: il ne le fait pas, crispé sur ses vieilles prérogatives, au risque d'en mourir.

La démocratie n'est pas encore le plus mauvais, mais elle est devenue le moins bon des régimes. A l'exception de tous les autres, puisque ceux-ci ont disparu, hormis deux-trois dictatures exotiques.

La démocratie française pour survivre au prochain millénaire aurait besoin d'un juge unique (droit public/droit commun), de l'exception d'inconstitutionnalité, d'un seul mode de scrutin sincèrement représentatif pour toutes les instances, des mandats non-renouvelables, etc. Ces réformes sont institutionnelles, mais aussi culturelles. S'il n'y avait pas prochainement introduction de l'exception d'inconstitutionnalité en droit français<sup>89</sup>, la loi continuerait de proliférer, jusqu'à rendre instable le droit.

Quant aux instances internationales, notamment européennes, elles devraient elles aussi faire l'objet de réformes institutionnelles en profondeur: le droit à se constituer en Etat - auquel s'adjoignent toutes les prérogatives reconnues aux Etats depuis le traité de Westphalie: souveraineté, égalité - est contre-productif pour la paix: fragmentation des problèmes et blocage des instances internationales, notamment européennes. Cette tendance à la fragmentation étatique dans les aires de tension (Balkans, Caucase) est à contre-courant de la tendance au regroupement des Etats riches. Le principe de souveraineté des Etats parce qu'il admet que le consensus seul vaut entre égaux, nie en même temps dans ses prémisses, tout principe d'autorité d'un Etat ou groupe d'Etats sur un autre; et partant tout système de sécurité collective. Dans un contexte de souveraineté généralisée, la seule sécurité collective possible est celle où certains acteurs sont plus souverains que d'autres. Si la décision à majorité qualifiée n'est pas introduite dans ces instances internationales, les blocages persisteront jusqu'à la catastrophe finale.

La solution est trans-nationale. Il existe d'ores et déjà une société civile transcendant les frontières et qui permet l'émergence de vraies solutions aux grands problèmes internationaux :

---

<sup>89</sup> Voici une typologie simplifiée des rapports entre droit et Etat::

- 1) le droit sans l'Etat qui est le modèle américain, du gouvernement des juges et des libertés fondamentales reconnues par la Constitution. Le droit est produit pour borner l'autorité de l'Etat, vider celui-ci de son autorité tout en le maintenant comme légal détenteur de la violence. Mais le droit ne parvient pas à freiner cette violence spontanée, violence sociale, raciste notamment, ou violence criminelle (figure du serial-killer en loup-garou)
- 2) Le droit dans l'Etat, qui correspond à un modèle rationnel latin, qui investit l'Etat de toute l'autorité possible, comportant un système de double juridiction, l'une publique l'autre commune. L'Etat tout-puissant, détenteur unique de la violence légale, sans concurrence, est plus facilement perçu comme injuste socialement, car plus souvent en situation ouverte d'arbitrage.
- 3) Ni Etat, ni droit. C'est le modèle des pays sous-développés, corruption et prévarication à tous les étages, rapines étatiques par démonétisation, meurtres sous couvert de la raison d'Etat. Il n'y a de droit que le bon vouloir de l'Etat. Entre eux, les Etats appliqueraient plutôt ce dernier modèle, c'est-à-dire l'illusion schizophrénique d'un droit des gens reconnu par la soi-disant communauté internationale, tandis que le plus fort règne en maître.

ONG de défense des Droits de l'Homme, écologiques, féministes ou humanitaires; institutions religieuses, syndicales ou partisans. Cette société civile est encore l'héritière d'un certain internationalisme prolétarien disparu en 1989, mais en même temps elle s'en émancipe de plus en plus vite. Elle résiste en réseaux (conventions, manifestations, internet, etc) sur quelques thématiques fortes, face aux nouveaux saigneurs de la planète. Il faut faire vivre, face aux pouvoirs planétaires internationaux, financiers, super-étatiques ou militaires, ces nouveaux contre-pouvoirs.

## Quelle responsabilité civile?

Le débat est ancien: Machiavel avait affranchi le lien politique de toute transcendance, principalement religieuse, pour le situer dans l'ordre immanent et pragmatique de la cité. Montesquieu et Rousseau cherchèrent quelle forme de démocratie, représentative ou directe, qualifiait le mieux le lien politique des citoyens entre eux-mêmes, ou entre eux et la cité. Tocqueville développa les termes d'une égalité des conditions et la méfiance à l'égard des hiérarchies. La responsabilité du citoyen porte sur le choix des fins de son groupe d'appartenance, autant que sur l'autogestion libre des moyens.

Dans le choix des fins, la responsabilité civile est de plus en plus mince. Face à l'actuel déficit de citoyenneté, au despotisme d'une majorité qui devient souvent minoritaire dès après son élection, le repli sur soi des élites, l'impuissance des partis à prendre en charge les problèmes sociaux, entre autres le chômage, fait que la démocratie n'est plus garante d'une émancipation de l'homme, mais tout au contraire produit son asservissement.

Le véritable enjeu de la restauration de la responsabilité citoyenne est d'échapper à la " morale des esclaves " qu'avait vilipendée Nietzsche. Le statut de victime libère la honte liée à la culpabilité de complicité. Ceci est extensible à toute forme de persécution. Y compris l'auto-persécution volontaire, masochiste. Tout le monde recherche ce statut de victime, et fuit ses responsabilités d'acteurs du système. La dialectique entre responsabilité et culpabilité amène à cette autre dialectique entre victimisation et haine de soi<sup>90</sup>.

La philosophie nietzschéenne, et à sa suite la psychanalyse, ont combattu l'idée de péché, c'est-à-dire l'idée de l'irresponsabilité de l'homme dans le mal dont il est le jouet/sujet. Car s'il n'y a plus responsabilité de l'humain, tout est permis, dans un égoïsme absolu, un mépris total, une volonté d'accaparement et de domination. Face au surgissement de son crime, l'humain est pris d'un vertige de mort. Il se pense soudain in-humain. Il ne retient que l'in-humain de son humanité première.

Le critère ultime d'une restauration de la responsabilité civile citoyenne serait son aptitude à réduire les tensions, à résoudre les crises, à apaiser la peur. Avant de re-définir des fins collectives.

Quant à l'autogestion des moyens, la liberté n'est plus pensée qu'en tant que latitude de faire tout ce que la loi n'interdit pas: cette liberté-là est pure postiche. Libres de cette façon, vous n'êtes pas quelqu'un qui fait ce qu'il veut mais quelqu'un dont plus manipulateur, et plus puissant, plus démagogue fait ce qu'il veut. La liberté véritable est dans la responsabilité de ses actes; non pas dans faire ses quatre volontés même lorsqu'elles ne nuisent pas à celles d'autrui. Ce que veulent le plus grand nombre, ce n'est pas la liberté, et les responsabilités, c'est la sécurité et le confort. Car la liberté est liberté de la vie et de la mort. La liberté est faite précisément d'insécurité quant aux conséquences de ses actes.

---

<sup>90</sup> Le moteur dialectique de cette déficience de responsabilité a été bien vu par P. Bruckner.

## L'exemple de l'humanitaire

La dernière forme de solidarité apparue est celle de l'action humanitaire, la préférence pour le lointain au détriment du prochain, comme le prêchait Zarathoustra. Mais au fond à quoi assiste-t-on?

Les humanitaires professionnels sont la bonne conscience des Occidentaux attablés devant leur petite lucarne pour les grands messes du vingt heures. L'humanitaire constitue un formidable aveu de déshumanisation d'une société en déréliction morale. Comme le dira le professeur Dupin<sup>91</sup> en 2081: "95% de non-humanitaire; et 5% d'humanitaire. Dans une société hautement sophistiquée, pratiquant une infernale "division du travail", le sens de l'humain avait reflué de partout et était devenu l'affaire de quelques spécialistes. C'est-à-dire une cerise d'idéalisme sur le gros gâteau du réalisme moderne. "

L'humanitaire est en réalité le chantier curieux d'une nouvelle éthique, celle du service après-vente des Droits de l'Homme: c'est " le malheur des autres<sup>92</sup> " contre la honte des siens. L'humanitaire obéit exclusivement à une illogique d'émotions. Toute tribune devient un tribunal, à commencer par celle des médias redresseurs de torts. Croire que les valeurs occidentales sont des valeurs universelles, c'est s'exposer à de grandes déceptions. Croire que le droit soit capable de réguler la guerre était une illusion qui avait cours au début de ce siècle (Conventions de Genève) et qui persiste toujours. Croire qu'à défaut, un contrat implicite de morale humanitaire est possible entre Etats<sup>93</sup>, est l'illusion qui l'a remplacée.

La légitimité de l'humanitaire a intervenir fonde ses limites. La légitimité de l'action humanitaire dans la région des Grands Lacs était plus que mince. Le ressentiment des autochtones du Kivu dans l'ancien Zaïre, comme par exemple Laurent Désiré Kabila, qui ont vu passer pendant des mois des convois d'aide d'urgence pour les réfugiés (ainsi que quelques armes fournies par la France à leurs ennemis, semble-t-il), s'en sentirent humiliés et lésés. Il faut rapporter cette absence de légitimité de l'humanitaire à la déliquescence de l'Etat d'accueil: l'humanitaire a-t-il pour vocation de se substituer à un Etat, en reprenant jusqu'au passif d'illégitimité de celui-ci? Et quelles furent les responsabilités véritables de la France, à travers l'opération Turquoise, dans l'aggravation d'une situation déjà catastrophique? La véritable responsabilité est-elle seulement celle de celui qui tue? Les autres ne sont pas seulement témoins, mais complices. Par leur inaction et leur silence. Enfin la confusion entre humanitaire d'Etat, et parmi celui-ci il faut bien y inclure tous les fonds publics, et l'humanitaire associatif, bénévole et privé, pose un vrai problème de brouillage d'images, de finalités et de divergences politiques.

Au total l'humanitaire ne serait-il pas la redécouverte de la Charité, vertu théologique première, qui avait été subrepticement remplacée au XVIème siècle par la Tempérance, petite vertu d'épicier, toute de mesure, de nombre et de poids? Ou l'humanitaire ne serait-il qu'un humanisme de plus, un individualisme bourgeois narcissique? L'humanitaire est l'humanisme le plus radical: celui qui consacre le triomphe final de l'égoïsme<sup>94</sup>.

---

<sup>91</sup> Auteur fictif de " La Grande Implosion " Pierre Thuillier Ed. Fayard 1995

<sup>92</sup> Titre d'un petit livre de Bernard Kouchner, au éditions du Seuil.

<sup>93</sup> Existe-t-il un droit d'ingérence? Ou un devoir d'ingérence? Ou ni l'un ni l'autre. Parce qu'il veut remplacer la politique par une nouvelle morale, qui aboutit au " droit " d'intervention, à la manière de Bernard Kouchner, l'humanitaire permet la réapparition de cette doctrine que l'on croyait disparue, de la " guerre juste ".

<sup>94</sup> Ca m'a toujours beaucoup étonné de voir des gens pétés de tune faire la fête, et donc claquer leur pognon, sur le modèle Band Aid, au bénéfice de l'aide humanitaire. Autre bizarrerie: une campagne de publicité coûte la moitié du budget reçu en dons par une association. L'humanitaire fait -aussi, d'abord?-vivre des publicitaires...

## Quatrième partie: Ethique de l'apaisement

Comment en suis-je arrivé à pourrir là-bas en Bosnie? A me détacher de toutes sortes de vieilles idées? J'avais fait une rencontre étrange un soir dans le métro parisien<sup>95</sup>. Un clochard, tout nauséabond, rompu de fatigue et accablé de misère était venu s'asseoir en face de moi. Une phrase que j'avais lue peu avant dans les Upanishads me revint à l'esprit et j'en pris connaissance, intensément, au plus profond de moi. C'était soudain bien plus que quelques mots, c'était une vérité neuve à laquelle j'accédais, que je faisais mienne. Rien à voir avec quelque chose que l'on récite pour s'en persuader. Je regardais et humais le vieux bonhomme assis là. " Tu es cela... " me disait ma petite voix intérieure. " Tu es ceux-là... " entendais-je. Les âmes occidentales, et parmi celles-ci la mienne, sont lyophilisées par tant de sécheresse individualiste que lorsqu'elles rentrent en contact avec la plus petite gouttelette de spiritualité, les voici qui revivent, gonflent et grandissent. Je veux me situer désormais par-delà le bien et le mal, dans la compassion<sup>96</sup>. La compassion correspond à une nécessité universelle et à l'apaisement. L'apaisement dont il s'agit ici est celui de la souffrance de l'être.

### Chapitre 10: La quête éthique

Depuis la Renaissance, la désacralisation de l'autorité religieuse est allée de pair avec la désacralisation de l'autorité politique<sup>97</sup>. Et il ne s'agit surtout pas de ré-introduire le divin en politique, mais d'y replacer seulement au centre une éthique d'apaisement, autour des notions de compassion et d'unité de soi, qui nous permette d'échapper à une catastrophe annoncée: la guerre civile universelle.

La source de toutes les détresses humaines, l'origine de la souffrance du monde, la cause première de l'asservissement des êtres, c'est la peur. La peur est, de manière primordiale, peur de la souffrance<sup>98</sup> et surtout de la souffrance physique. Extraire cette souffrance, c'est réduire à néant la peur qui la porte.

### En finir avec la souffrance

Mon analyse de la peur, et de l'agressivité qui en découle, m'a amené à rechercher les sources de la guerre, et aussi bien sûr au moyen de les tarir définitivement. Mais dans le fond, ce que j'y ai trouvé, c'est une philosophie qui m'explique la souffrance du monde et qui attribue à cette souffrance un début de sens. Car le scandale du monde, c'est la souffrance. Le scandale du monde n'est pas la liberté dans laquelle naît l'homme (et donc le déchaînement du mal

---

<sup>95</sup> Cette expérience ressemble assez à ce qu'un bouddhiste zen appellerait un satori.

<sup>96</sup> La compassion et la sympathie signifient la même chose: souffrir: pateor/pathos, avec: cum/sym. Quelle perte de sens chaque fois que quelqu'un dit: " C'est sympa ..."

<sup>97</sup> En 1574: Théodore de Bèze, successeur de Calvin à Genève affirme: " Les peuples ne sont pas créés par les magistrats, mais au contraire les peuples pour les magistrats " En 1561, c'est John Knox, réformateur écossais à la reine Marie Stuart: " Si leurs princes excèdent leur mandat et contreviennent aux principes en vertu desquels on leur doit obéissance, cela ne fait aucun doute, on peut leur résister même par la force. " Le premier pas dans la révolte est de douter de la légitimité du pouvoir.

<sup>98</sup> Le bouddhisme s'évertue à prêcher la fin de la souffrance et comment échapper à cette souffrance. Tout au contraire du christianisme qui exalte la souffrance et le sacrifice pour en faire le marchepied de la rédemption.

qu'il porte en lui...) mais bien la souffrance ( et donc l'enchaînement de l'homme à ce monde malade).

Sens et souffrance: la souffrance n'est pas la négation de tout sens de la vie (comme voudraient nous le faire croire le nihilisme et le désespoir), ni la souffrance ne donne sens à la vie (ainsi que l'ont promulgué quelques générations d'allumés catholiques). La vie seule donne sens à la souffrance. Car la seule réponse à la souffrance, c'est la compassion, le " souffrir-avec ".

Parce qu'il est certain que le système économique actuel repose exclusivement sur l'angoisse de perte, la véritable souffrance contemporaine, celle qui nous inspire la peur la plus forte, c'est la totale privation matérielle<sup>99</sup>. Pourtant la douleur matérielle ou physique n'est pas la souffrance: l'abondance matérielle est un très léger antalgique à une souffrance aussi profonde que la peur de manquer. Le mal-être -la souffrance vraie- rien ne peut la faire taire: aucun Prozac n'y suffira! Le libéralisme et la technique visent à émanciper l'humain de l'effort physique, de la maladie, de la faim, en un mot de la douleur, à laquelle l'Occidental a réduit sa souffrance. Mais celui-ci est en fuite devant une fausse souffrance. Il a oublié que la vraie souffrance n'est pas exclusivement physique mais avant tout morale.

Le mal physique, animal, est indissociable du mal moral, de l'humain-être pensant. Souffrances morale et physique sont convergentes. L'homme dispose de molécules pour annihiler la souffrance physique. Il a oublié les moyens d'arrêter la souffrance morale. Ceux-ci existent: ce sont la contemplation, l'ascèse douce, le retour au tellurique, les exercices respiratoires, etc. Tous ces moyens qui contribuent à refaire l'unité de soi en soi-même.

Dans le dialogue entre souffrance et mal, l'Occident imagine que la souffrance naît d'un mal malin, que cette souffrance est forcément physique et pathologique. Mais l'Orient nous dit que la souffrance est totalement extérieure au mal, née de causes et d'effets qui n'ont rien à faire avec une quelconque volonté humaine, d'un samsara qui est le propre de la condition humaine.

La morbidité de la peur contraint l'homme à créer sans cesse de nouvelles causes de douleurs et de souffrances. Cette démence qui s'accroît au cours de l'Histoire humaine a fait de l'homme un " homo demens <sup>100</sup>". La raison est devenue démentielle: devra-t-elle un jour être redressée par un programme Ludovico? Ce serait inquiétant. Il convient plutôt d'imaginer que la raison de l'homme, en tant qu'animal malade, domine sa peur, plutôt que la peur ne dicte à la raison, instrument docile à cette passion, un comportement mortifère amplifié. Le problème est une question de survie de l'espèce: mais d'un phénomène psychologique, l'analyse saute soudain à un problème éthique.

La compassion universelle, sans ambition de bonheur collectif, est la seule issue à la souffrance. C'est en toute bonne volonté (vouloir le bonheur de tous) que l'homme a toujours mal agi (perversion du christianisme et de tout humanisme, dont le communisme fut le dernier avatar<sup>101</sup>). La voie à suivre n'est pas seulement celle de l'éthique mais aussi, à titre privé, une voie intérieure de contemplation du monde, de rassemblement de soi-même et de compassion. Le bonheur, l'émancipation de la souffrance, sont individuels et ne dépendent de personne d'autre que soi-même.

---

<sup>99</sup> Ainsi il faut dire aux gens traumatisés par la guerre que ce n'est pas eux qui sont fous, mais que le monde autour d'eux est devenu fou. Comme à cet homme qui a reconstruit en maquette sa ferme brûlée par les Serbes, pour pouvoir entendre le gravier de la cour crisser sous ses pieds et humer l'odeur amère du foin coupé.

<sup>100</sup> Edgar Morin " Le paradigme perdu " Seuil éd.

<sup>101</sup> Du marxisme au Goulag, du Coran aux exactions intégristes, l'Histoire bafouille cette éternelle interrogation: Comment les meilleures intentions mènent-elles aux pires terrorismes? Parce que ceux-ci sont contenus dans le message initial, tout simplement. Et pourquoi tel ne serait pas le cas dans le message du Christ, plus qu'ambigu par exemple sur la guerre: " Je ne suis pas venu apporter la paix, mais la guerre " ?

## Refaire l'unité de soi

La stase que j'avais atteinte un soir dans le métro à propos du: " Tu es cela " tiré de la Sandhokhya Upanishad, me fit revenir à cette unité primordiale de l'humain et du monde, non seulement à l'humain et à la souffrance humaine dans ce monde, mais aussi unité du monde en tant qu'univers. Chaque individu contient le tout-planétaire qui le contient. Mamadou écoute des nouvelles de la planète sur son poste de radio japonais, tandis que Yoko mange un sushi de poissons pêché au large de la Mauritanie, et que Martin roule dans une voiture montée à Osaka et que je prends le métro. La planète est un hologramme<sup>102</sup>, fait de la somme de ces échanges et de ces interdépendances, chaque individu étant un point de cet hologramme. Il nous faut prendre véritablement conscience de cette solidarité planétaire. Dans l'imbrication des cultures, dans leur évolution en un destin commun, à travers laquelle elles se fécondent et se pervertissent l'une l'autre, toutes les guerres ne font qu'une; celle qui a lieu pour qu'émerge in fine un être humain planétaire. De la catastrophe naîtra (s'il y a des survivants...) peut-être un monde et une humanité, non pas meilleurs mais tout simplement unifiés autour d'une éthique de compassion.

L'unité de la planète est un mouvement ancien. Elle a commencé surtout au XVème siècle et s'est poursuivie jusqu'à nos jours. L'Ancien Monde a apporté le cheval, le blé, le bacille de Koch, l'alcoolisme au Nouveau et celui-ci lui a légué la pomme de terre, le maïs, le tabagisme et le tréponème pâle (syphilis). Deux guerres mondiales au XXème siècle ont parachevé l'unité microbienne, agro-biologique et surtout culturelle de la planète (mécanisation, mercantilisation, libéralisation). Bien sûr des menaces pèsent sur la bio-diversité (manipulations génétiques) qui sont à mettre en parallèle avec celles qui pèsent sur l'ethno-diversité (universalisation du modèle démocratique libéral). Et le sauvage, le primitif, le sans-caste n'attend qu'une chose: la déliquescence de la planète, l'anéantissement de cette sphère industrielle, le retour de la terre à son état primitif. Il guette le moment où il pourra enfin reprendre ce qui lui a toujours appartenu et que nous nous sommes donné tant de mal à torturer, spolier, exploiter et finalement à détruire: l'état de nature..

L'unité de soi passe par le refus de l'auto-mutilation, refus que le chef Smohalla<sup>103</sup> exprimait ainsi: " Vous me demandez de labourer la terre; dois-je donc prendre un couteau et déchirer le sein de ma mère? Mais alors, quand je mourrai, elle refusera de m'y reprendre pour que j'y repose. Vous me demandez de creuser le sol pour en extraire des pierres: dois-je donc fouiller sous sa peau et prendre ses os? Mais alors, quand je mourrai, je ne pourrai pas retourner dans son corps pour naître une deuxième fois. Vous me demandez de couper l'herbe et d'en faire du foin que je vendrai pour devenir riche comme les hommes blancs. Mais comment oserais-je couper la chevelure de ma mère? "

Pour l'instant les composants d'un même organisme-monde n'arrivent pas à se reconnaître comme frères, solidaires d'un destin commun, qui les dépasse, celui de leur ressource unique: la planète Terre. Car la Terre n'appartient pas à l'humanité, c'est l'humanité qui appartient à la Terre. A l'instar des cellules d'un même corps atteint d'une maladie auto-immune, lesquelles s'attaquent les unes les autres jusqu'à la mort de l'organisme qui les porte<sup>104</sup>. Mais l'idée d'unité universelle avance. Voir l'univers en tant qu'ensemble soumis à de multiples interactions entre principes opposés et complémentaires (correspondances par analogie ou par oppositions, par harmonies ou ruptures) est une vision du monde holistique. L'ordre cosmique est soumis à l'action civilisatrice (équilibre) ou au contraire discordante (disharmonie) de

---

<sup>102</sup> Le concept est développé par Edgar Morin dans sa " Méthode " Seuil éd., la somme épistémologique parfaite qui permettront à la pensée du prochain millénaire de dépasser le rationalisme et la technique abêtissante.

<sup>103</sup> Cité par Pierre Thuillier " La Grande Implosion " Op. cit.

<sup>104</sup> Cette image est également développée par Edgar Morin.

l'homme. Matière et âme, corps et esprit, homme et nature, forment le même tout et non pas à chaque fois deux entités séparées. Pour ce faire, les Néo-Primitifs refusent la science, les techniques, l'argent et veulent l'unité de l'homme, les mythes, la poésie, l'imaginaire, l'amour. Je suis entré en sédition contre le conformisme et l'ordre, par la poésie, par la libération de l'imaginaire, la réconciliation des fragments déchirés par la peur et l'orgueil, de l'humain avec la nature, de l'homme avec la femme, du corps avec l'esprit, de l'âme avec la matière.

Du fait de la double polarité de l'être (voire triple<sup>105</sup>: car il faut se persuader que l'humain est simultanément: enfant, femme et homme, et oublier un seul de ces trois termes s'est s'amputer d'une partie de son humanité) chaque rencontre et chaque relation née de cette rencontre est une sorte de guerre civile à l'intérieur du moi hybride. Chaque être humain échappe cependant à ce conflit en cristallisant sa féminité ou sa virilité sur un point particulier de la rencontre, rassemblant leur moi au-delà de ce qui le divise fondamentalement et inconsciemment. La condition humaine est éminemment polémique<sup>106</sup>, et surtout notre condition d'êtres sexués.

Enfin il nous faut fuir tout concept séparateur, tel que celui de race. Certaines caractéristiques génétiques se transmettent qui distinguent physiquement certains groupes humains entre eux. Mais nous ignorons ce que c'est qu'une race. Tous les hommes sont des métis, des croisements génétiques, puisqu'il y a non-hérédité des caractères acquis. L'intelligence, c'est-à-dire l'organisation des neurones en ensembles interreliés et opérants, organisés par l'apprentissage, n'est elle-même, jusqu'à preuve du contraire, pas transmissible. La race n'est qu'un critère apparent à la haine. Juif ou Musulman, ce sont des religions. Tutsis, Hutus, des groupes sociaux. Le critère véritable à la haine est la ressemblance/différence d'avec soi-même.

## Chapitre 11: Contre toute espérance

“ Espérer contre toute espérance<sup>107</sup>”. L'espoir est refus du réel, refus de voir: c'est à ce titre qu'il est le dernier des maux lâché par Pandore. Mais espérer, c'est tellement bon. C'est être dans l'attente, c'est le désir sans le jour. On n'espère que ce que l'on n'a pas. L'espérance c'est aussi l'ignorance, ignorance de ce que l'on n'a pas. Espérer c'est une projection dans l'incertain, dans l'à-venir, l'incontrôlé. Espérer c'est se détacher, s'armer contre la mort: est-ce cela donner sens à sa vie? Certainement la discipliner. Existe-t-il une morale du désespoir<sup>108</sup>? Elle paraît de suite faible! Faire sens avec du non-sens? Reconstruire du sens: sur la contemplation de l'Univers, sur le mystère de la mort, sur la méditation du beau. Du sens, immanent et transcendant à la fois. Une téléologie plutôt qu'une théologie. Il faut bien essayer, donc espérer.

### Traverser la mort

Quand on a traversé la mort, comment en revient-on? Traverser sa mort<sup>109</sup>, traverser le mal absolu, en faire l'expérience. Comment peut-on y survivre? Y survivre sans se brûler les

---

<sup>105</sup> Ainsi que le rappella Jules Michelet, redécouvrant la sagesse indienne.

<sup>106</sup> Entre animus/anima: et notamment ce qu'en dit le vieux sage de Zurich, Karl-Gustav Jung.

<sup>107</sup> “ L'espérance oubliée ” est le titre d'un petit bouquin d'un de mes anciens maîtres, Jacques Ellul, théologien protestant et grand résistant, mais dont je n'avais pas perçu toute la pertinence lorsqu'il m'enseignait la morale politique.

<sup>108</sup> “ Voi qu'entrata lasciate ogni speranza ” Ce qui orne les portes de l'Enfer de Dante: le désespoir est infernal.

<sup>109</sup> Jorge Semprun “ L'écriture ou la vie ” Gallimard éd.

yeux? L'aventure individuelle de quelques humains est celle collective de l'humanité toute entière: c'est l'humanité toute entière qui depuis traverse la mort au Cambodge, au Rwanda, en Bosnie. Le camp de concentration, à un niveau plus élevé encore que la guerre, est une situation extrême. Alors de la même façon surgit cette question: dans la dérélition totale<sup>110</sup>, quelle place y a-t-il pour l'espérance?

Peut-être n'y a-t-il plus place que pour l'espérance précisément. Et que la divinité silencieuse est véritablement aux abonnés absents, ce qui pour les kabbalistes se dit "tsim-tsoum"<sup>111</sup>. Pourquoi Dieu n'a-t-il pas ouvertes toutes grandes les portes des camps d'extermination et anéanti l'ennemi d'Israël? Comment Dieu est-il possible après Auschwitz? Cette interrogation est surtout dramatique pour le peuple juif qui a tant actualisé le concept de Dieu dans son temps historique depuis Abraham, la sortie d'Égypte, la promesse d'un pays, etc.

Dans un autre espace/culture/temps, il faut aussi s'interroger sur le génocide khmer. Comment ceux qui ont traversé les "Champs de la mort" de l'Anghar-Leu en sont-ils revenus? Comment la culture bouddhique a-t-elle pu engendrer, tolérer, pareille horreur? Dire du bouddhisme qu'il constitue une "sotériologie presque entièrement négative" (Jean Paul II, 1994) n'est peut-être pas complètement faux. La doctrine de la vacuité pourrait proposer une interprétation du bouddhisme dans le sens d'un "tout est permis"<sup>112</sup>

Dieu est silencieux... Muet, manchot des deux bras, cul-de-jatte même peut-être! Et à trop refuser cette idée, certains en viennent à susciter des signes. C'est ainsi que je m'explique le phénomène Medjugorje<sup>113</sup>. Ou le phénomène des sectes millénaristes. Car une autre façon de le harceler, c'est de donner une date à la fin du monde. De son monde. Ce qui revient à donner un délai à Dieu, à le convoquer, non plus à l'invoquer. Pure bêtise d'esprits sectaires qui n'en peuvent plus d'attendre<sup>114</sup>.

Seulement voilà: renoncer à Dieu après Auschwitz, la Kolyma, Tuol Seng, Omarska, etc, ce Dieu qui s'est tu, cela revient en fait à parachever le crime. Si Dieu était absent d'Auschwitz, le diable y était très certainement présent. "Ecris afin que Dieu se souvienne, car c'est comme si ce qui n'a pas été consigné n'était jamais advenu"<sup>115</sup> Le silence va parfaire le crime, même pas le révisionnisme. Un silence imposé aux victimes, non pas par leurs bourreaux, mais par nous autres les survivants. Il y a véritablement un devoir de mémoire et de témoignage

---

<sup>110</sup> Théorème: Toute âme plongée dans la dérélition du monde subit de la part de celui-ci une force exercée de bas en haut, appelée espérance, et qui est égale au poids de bonnes actions qu'elle déplace: Petite Physique Morale

<sup>111</sup> Voir le "Concept de Dieu après Auschwitz" Hans Jonas

<sup>112</sup> Dont on retrouve les échos dans "le Monde comme Volonté et comme Représentation" PUF éd. 1966 du vieux Schopenhauer. Livre qu'un petit caporal allemand traîna dans sa besace tout au long de la première guerre mondiale, avant d'en faire le boute-feu du plus grand holocauste jamais imaginé.

<sup>113</sup> Medjugorje est un petit village d'Herzégovine catholique, en plein pays oustacha, où depuis 1979 la Vierge Marie apparaît à des "voyants" et qui est depuis un lieu de pèlerinage très fréquenté.. Même en pleine guerre, et malgré les menaces tchetniks de bombarder l'endroit, Medjugorje n'a cessé de recevoir des pèlerins du monde entier en affluence. Ainsi que des chiens de guerre et autres mercenaires qui partaient de là faire un carton sur les musulmans de Mostar pour la défense de l'Occident chrétien. Le miracle, s'il devait y en avoir un, eut été que la Vierge apparût sur la ligne de front.

<sup>114</sup> Les chrétiens ont encore dans l'idée que l'attente est la forme pratique de l'espérance.

<sup>115</sup> Mesa Selimovic, cité par Velibor Colic "Chronique des Oubliés" Le Serpent à Plumes éd. Parmi les plus violents textes sur l'horreur bosniaque.

## Réenchanter notre monde

Max Weber<sup>116</sup> avait déclaré le monde moderne désenchanté, et il est vrai que nous vivons aujourd'hui une éviction de sens particulièrement violente. Nous devons concentrer nos efforts sur son ré-enchantement et à la pathologie sociale d'une tendance collective suicidaire, il faut répondre par une thérapeutique sociale de restauration poétique. Je prône l'interdiction des mathématiques à l'école, la mise en accusation devant des tribunaux d'exception des grands scientifiques contemporains, le peloton d'exécution pour les spéculateurs et les profiteurs, la destruction des outils d'asservissement de masse, tels que la télévision et la radio, etc

L'anémie culturelle moderne est évidente: l'art en tant que projet spirituel a totalement disparu de nos univers. La grande mosquée de Rabat et la basilique de Yamoussoukro sont les deux derniers grands gestes architecturaux religieux de cette fin de siècle, et tous deux en Afrique, le continent abandonné de tous, sauf de Dieu. L'art occidental se nécrose dans les musées, qui, même imaginaires, n'en sont pas moins d'étranges amalgames d'objets morts, extraits de tout contexte et de toute croyance, spirituellement in-signifiants. L'art doit être l'objet d'un gigantesque plan de relance, dans les écoles, dans des ateliers. Il faudra aussi interdire les grandes séries industrielles.

---

<sup>116</sup> Die Entzauberung der Welt: le désenchantement du monde.